



## Olivier Cadiot

Rencontre avec un écrivain inclassable qui expérimente depuis vingt ans l'usage des mots. Il publie « Un nid pour quoi faire », son texte le plus romanesque. Page 12.

## Essais littéraires

Pierre Bayard évoque brillamment les livres qu'il n'a pas lus. Et aussi les essais de David Lodge, Dominique Fernandez et Henri Godard sur l'art du roman. Page 7.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 12 janvier 2007

## ANNE WIAZEMSKY AU PLUS PRÈS DE L'ÂME

Dans « Jeune Fille », elle raconte sa première expérience cinématographique : le tournage d'« Au hasard Balthazar », de Robert Bresson.

Littérature. Page 3.



### Littérature étrangère

« Mal de pierres », un beau livre de Milena Agus. Et aussi les romans de Thomas Harris, Yan Lianke, Denis Johnson, Percival Everett. Pages 5 et 6.

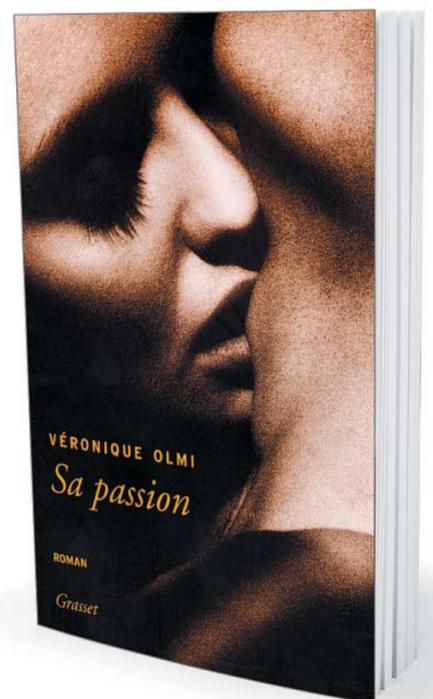
### Livres de poche

« La Perversion », le livre fondateur du psychiatre et psychanalyste américain Robert Stoller. « Exegèse d'une légende », un essai de Stéphane Mosès sur Kafka. Page 9.

### Jean-Pierre Vernant

Quatre spécialistes des civilisations anciennes rendent hommage au philosophe et historien, spécialiste des mythes de la Grèce antique, mort le 9 janvier à 93 ans. Page 2.

1907 • 2007



Grasset

UN SIÈCLE D'ÉDITION

Quatre spécialistes des civilisations antiques rendent hommage à Jean-Pierre Vernant, mort mardi 9 janvier, à 93 ans

# « Il regardait la lune avec les yeux des Grecs »

*La disparition de Jean-Pierre Vernant (Le Monde du 11 janvier) laisse un vide d'autant plus sensible qu'elle suit de peu celle de son ami et complice Pierre Vidal-Naquet, le 28 juillet 2006. Quatre spécialistes des civilisations antiques – Charles Malamoud, Claude Mossé, Eva Cantarella et François Lissarrague – témoignent de la singularité du savant et de son humanité exceptionnelle en se pliant aux règles d'un questionnaire concis.*

## Comment avez-vous rencontré Vernant, l'homme comme l'œuvre ?

**Charles Malamoud :** C'est par Pierre Vidal-Naquet que j'ai connu les écrits de Jean-Pierre Vernant dans les années 1965-1966. Jean-Pierre Vernant, c'est aussi grâce à Pierre que je l'ai rencontré. En Mai 68, à la Sorbonne. Je dois dire qu'après la mort de Pierre Vidal-Naquet cet été, après la disparition de Vernant mardi, j'ai le sentiment que mes points d'appui se dérobent, que je suis cerné par le néant, ou du moins que je suis désormais un survivant. Nous allons nous ressaisir et nous dire que ce XX<sup>e</sup> siècle d'épouvante a eu aussi sa grandeur tragique puisqu'il a produit des témoins, des penseurs comme ceux qui viennent d'entrer dans l'histoire. Vernant était mon aîné de quinze ans : il avait donc pour moi le statut et la stature d'un maître ; de plus il avait été acteur et combattant pendant cette guerre qu'enfant je n'avais fait que subir. Pour moi le maître était donc aussi une figure héroïque et un homme étonnamment doué pour le bonheur. Un bonheur dont l'amitié était une composante essentielle.

**Claude Mossé :** La première fois que j'ai rencontré Jean-Pierre Vernant, c'était dans le bureau de mon directeur de thèse, André Aymard. Je le connaissais comme un grand résistant et aussi comme un communiste atypique à travers ses articles de l'hebdomadaire *Action*. Je découvris alors qu'il s'intéressait aussi à la Grèce en préparant une thèse sur le travail en Grèce. Bien qu'alors enseignant en province, j'eus l'occasion de le rencontrer plusieurs fois, mais l'une de ces rencontres eut sur moi un effet extraordinaire. Car, à partir d'un article de Charles Parain sur la lutte des classes dans l'Antiquité, il évoqua ma thèse qui venait de paraître et en fit en quelques mots une analyse qui me laissa éblouie tant il me faisait dire des choses intelligentes. Ce fut le début de ce qui allait devenir une grande amitié et en même temps l'origine du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes.

**Eva Cantarella :** J'ai rencontré Vernant à travers son œuvre, avant de le rencontrer personnellement. La lecture de *Mythe et pensée chez les Grecs*, en 1965, a été foudroyante. Ce n'était pas un simple livre, c'était un programme de recherche, une invitation à approcher les Grecs d'une façon nouvelle, dont les antiquisants



Jean-Pierre Vernant, en 2004. PHILIPPE GONTIER POUR « LE MONDE »

– surtout les plus jeunes – avaient besoin pour sortir de ce qui paraissait alors comme une sorte de sclérose des études classiques. Ce que proposait Vernant était un « retour aux Grecs ». Bien sûr, pas les Grecs « du miracle », mais l'homme grec, cet homme « que l'on ne peut pas séparer du cadre social et intellectuel dont il est à la fois le créateur et le produit ». C'était la promesse d'une histoire intérieure liée à l'histoire des civilisations. J'ai fait sa connaissance, en 1980, à l'occasion du séjour à Paris d'un autre grand savant, aujourd'hui disparu, Arnaldo Momigliano. Cette rencontre fut un nouveau foudroiement : autant que le savant, l'homme était extraordinaire. Ce qui n'arrive pas souvent...

**François Lissarrague :** J'ai lu *Les Origines de la pensée grecque* en 1969, sur le conseil de François Aron, qui recommandait aux étudiants d'« agréger » de le lire mais de ne pas le citer dans les copies. Plus tard, j'ai suivi les cours de « Jipé » au Collège de France quand j'ai été nommé en lycée à Paris.

## Que pensez-vous que ce philosophe ait apporté de décisif aux sciences humaines ?

**Ch. Ma. :** C'est bien en philosophe, en effet, que Vernant s'est formé aux études grecques et à l'histoire. Ce qui me semble son principal apport, c'est l'idée de l'anthropologie historique. Il y a aussi l'idée que le comparatisme est possible non pour faire apparaître des ressemblances entre deux cultures qu'on peut rapprocher parce qu'elles sont en quelque sorte apparentées, mais pour travailler sur des notions, des objets intellectuels dont on éprouve la

validité et que l'on affine en voyant quel sens ils peuvent avoir dans des contextes différents. Bien sûr, il faut savoir choisir. Ce qui m'a surtout retenu, ce sont les travaux de Vernant sur le sacrifice, le corps des dieux et l'image. L'idée aussi que dans un ensemble culturel donné, il faut savoir mettre en lumière les tensions autant et plus que l'harmonie. Enfin et surtout, Vernant donne l'exemple d'une rationalité qui se consacre à l'étude de ce qui chez les hommes est irrationnel.

**Cl. Mo. :** Philosophe, Vernant l'était certes, mais sa formation marxiste impliquait de ne pas séparer la philosophie du contexte qui l'avait vu naître en Grèce ancienne. Un contexte pour lui d'abord lié à la naissance du politique. Son premier livre, *Les Origines de la pensée grecque*, mettait en évidence la relation entre l'apparition de la cité et l'existence d'un lieu central où s'affrontaient les opinions contradictoires. En cela, il s'affirmait comme le disciple de Louis Gernet, dont la thèse sur la naissance du droit grec avait mis en évidence cette relation. C'est à partir de l'analyse de l'œuvre du « physicien » Anaximandre, que Vernant démontra comment s'était développée en Grèce une pensée « rationnelle ». Il devait par la suite nuancer son analyse, mais l'histoire des sociétés et le fonctionnement du politique demeuraient toujours au cœur de sa démarche, comme en témoignent encore *La Traversée des frontières*.

**E. C. :** Vernant a été élève d'Ignace Meyerson, le fondateur de la psychologie historique, et a travaillé à côté de Gernet, autre grand antiquisant ; il a aussi été très proche de Lévi-Strauss. En utilisant des outils

de travail traditionnellement ignorés des spécialistes du monde ancien, il a changé les perspectives et permis de découvrir d'« autres Grecs ». Pour citer une des ses phrases que j'aime, je dirais qu'il nous a enseigné à regarder « la lune avec les yeux des Grecs ». Il a ouvert la route à l'anthropologie du monde antique. A mes yeux, son œuvre a été révolutionnaire.

**F. L. :** C'est en effet en philosophe que « Jipé » a réfléchi sur les questions d'anthropologie historique. Et c'est ce décalage qui a été fécond ; en introduisant le comparatisme, en mettant la Grèce à distance, il a rendu possible une anthropologie de la Grèce ancienne, qui a servi autant aux hellénistes qu'aux anthropologues, si le terme s'est aujourd'hui banalisé.

Dans le domaine des images, Vernant nous a permis de déplacer le problème classique de l'« art » grec vers une interrogation sur le statut de l'image et de la figuration dans le monde grec ancien.

## Personnellement, de quoi vous sentez-vous redevable envers lui ?

**Ch. Ma. :** Je n'en finirai pas de reconnaître mes dettes à son égard. Ma dette intellectuelle, je l'ai esquissée. Ma dette personnelle peut se résumer ainsi. Son intervention a été décisive dans mon élection à la V<sup>e</sup> section de l'EPHE. Plusieurs de mes travaux parmi ceux qui ont le plus compté pour moi ont été d'abord présentés sous forme d'exposés au séminaire de Vernant, notamment mes idées sur les honores sacrificiels, sur les mythes fondateurs de la société divine, sur les représentations et spéculations concernant le corps des dieux. L'attention avec laquelle Vernant

écoutait, l'art qu'il avait de résumer ce que j'avais dit en lui donnant une profondeur que je ne soupçonnais pas sont pour moi à la fois un modèle et un souvenir infiniment précieux.

**Cl. Mo. :** J'évoquais l'impression que me fit la façon dont Vernant avait su dégager de ma thèse des analyses que je n'avais fait qu'entrevoir. Depuis, je n'ai cessé de le lire et d'apporter à ce qui au départ relevait de ma part d'un marxisme un peu élémentaire et d'une démarche d'historienne traditionnelle les nuances nécessaires pour mettre en particulier en lumière les contradictions d'un système politique sans équivalent dans les autres mondes anciens, à savoir la démocratie.

**E. C. :** Je me sens envers lui redevable de bien des choses. Entre autres, de m'avoir aidée à découvrir l'altérité : pas seulement celle des Grecs, mais aussi celle des Romains. L'apport de ses travaux a largement dépassé le seul monde des spécialistes de la Grèce, il a été fondamental pour tous ceux qui travaillent sur le monde ancien, quelle que soit leur spécialité. En ce qui me concerne, grâce à lui, j'ai pu approcher les textes juridiques romains « en me dépaysant », et j'ai découvert un droit romain bien plus intéressant que celui qu'on m'avait appris dans une perspective « présentiste » [cette historicisation d'un présent qui se suffit à lui-même, comme le définit François Hartog], c'est-à-dire le droit romain nécessaire pour être avocat aujourd'hui.

**F. L. :** Outre qu'il m'a ouvert les yeux et l'esprit, il a été un merveilleux lecteur, un auditeur qui a su me faire comprendre ce que j'essayais de faire maladroitement. Attentif à chacun, quel qu'il soit, sans distinction de hiérarchie et de pouvoir, il nous a mis en situation d'égalité et nous a, collectivement, associés à son aventure grecque. ■

PROPOS RECUEILLIS  
PAR PHILIPPE-JEAN CATINCHI

**Charles Malamoud** est directeur d'études honoraire à la section des sciences religieuses de l'Ecole pratique des hautes études. Derniers livres parus : *Féminité de la parole. Etudes sur l'Inde ancienne* (Albin Michel, 2005), et *La Danse des pierres* (Seuil, 2005).

**Claude Mossé** est professeur émérite de l'université Paris-VIII où elle enseigne l'histoire grecque. Dernier livre paru : *Périclès. L'inventeur de la démocratie* (Payot, 2005).

**Eva Cantarella** est professeur de droit grec et de droit romain à l'université de Milan. Dernier ouvrage paru en français : *Ithaque. De la vengeance d'Ulysse à la naissance du droit* (Albin Michel, 2003).

**François Lissarrague** est directeur d'études à l'EHESS en anthropologie historique. Dernier ouvrage paru : *Vases grecs. Les Athéniens et leurs images* (éd. Hazan, 1999).

## Contribution

**Henry Laurens** est historien, professeur au Collège de France (titulaire de la chaire d'histoire contemporaine du monde arabe) et aux Langues O'.

## Rectificatifs

Le titre exact du livre de Nicolas Le Roux paru chez Gallimard dans la collection « Les journées qui ont fait la France » (« Le Monde des livres » du 5 janvier) était *Un régime au nom de Dieu. 1<sup>er</sup> août 1589 : l'assassinat d'Henri III*. Dans le même numéro, nous avions omis d'indiquer que le *Cendrillon* de Robert Walser, paru chez Zoé, avait été traduit de l'allemand par Anne Longuet Marx, avec une postface de Marion Graf.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr) par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

## AU FIL DES REVUES

# « Le Diable probablement », en quête de responsabilité

EN 2004, Jean-Claude Milner était de la petite troupe intellectuelle qui mena bataille contre le fameux amendement Accoyer, visant à réglementer le champ des psychothérapies en France. Lors d'un meeting à la Mutualité (Paris), le linguiste prophétisa l'avènement du pire : un Etat totalitaire, assoiffé de fiches, prompt à planifier le contrôle des âmes et le dressage des corps, bref, l'éradication de toute liberté.

A la fois vertigineuse et apocalyptique, entretenant avec le réel des rapports plutôt équivoques, cette parole enflamma alors les larges masses psychanalytiques. Au-delà, pouvait-elle envoûter la jeunesse du temps ? A lire le numéro inaugural de la revue *Le Diable probablement*, on pourrait penser que oui.

A l'origine, ici, on trouve en effet une bande d'étudiants, dont certains se sont connus à l'occasion de ces Forums des pssy organisés par Jacques-Alain Miller, gendre de Lacan et chef de file de l'Ecole de la cause freudienne. Là, pour la pre-

mière fois, ces jeunes gens ont entendu Jean-Claude Milner, dont la voix sombre et doucement préemptive semble guider leur plume : « Ce que nous aimons chez lui, c'est l'idée d'une pensée intempestive. Elle peut être considérée comme provocante, mais c'est le regard d'un homme libre qui se penche sur son époque, et qui refuse l'ambition politique démesurée de la science », confie Martin Quenchen, professeur d'histoire et producteur à France Culture.

## Inquiétude à l'égard du langage

Chez leur inspirateur, l'équipe du *Diable probablement*, dont la moyenne d'âge tourne autour de 25 ans, puise d'abord une inquiétude à l'égard du langage, comme morale de la forme et comme responsabilité politique : « Qui cède sur les mots, cède sur les choses, nous disait Freud », rappelle Anaëlle Lebovits, doctorante en philosophie et directrice de la publication. Exemple : Guillaume Roy interroge le récent triom-

phe de la « gouvernance » sur la scène des relations internationales. Issue des théories managériales, une telle notion consacre le triomphe de la « politique des choses » (encore Milner) sur le gouvernement des hommes, affirme cet étudiant en médecine.

Ce qui est visé, à chaque fois, c'est une gestion qui évacue la possibilité même d'un sujet politique : gestion « négationniste » de la mémoire au Japon, analysée ici par Daisuké Fukuda, qui poursuit une thèse en psychanalyse après avoir étudié la philosophie à Tokyo ; gestion « terroriste » de la parole publique, en Russie et plus encore en Tchétchénie : « ma mère a peur pour moi, elle ne veut pas que je parle », témoigne Milana Terloeva, auteur de *Danser sur les ruines : une jeunesse tchétchène* (Hachette Littératures), qui évoque son « sentiment de solitude » devant le silence de l'Occident.

Qu'advient-il du discours dès lors que disparaît toute responsabilité ? Cette angosse structure l'ensemble des textes,

souvent brefs. On la repérera dans la description épouvantée que Damien Guyonnet, psychologue clinicien, fait du traitement de la délinquance sexuelle outre-Atlantique ; dans les remarques critiques d'Aurélien Pfauwadel, doctorante en philosophie, quant à la conception « queer » de la sexualité ; ou encore dans un entretien avec Gérard Wajcman, qui propose une visite lacanienne de l'art contemporain : « Le thème de la transparence, qui s'habille aujourd'hui des vertus démocratiques, est très antidémocratique. Toute l'esthétique lacanienne va contre la transparence. (...) C'est une esthétique du voile. On voudrait faire tomber le voile, mais Lacan nous dit que derrière le voile, il n'y a rien... », conclut le psychanalyste à la fin de ce premier numéro. Thème du prochain ? L'opacité et le « tout visible »... ■

JEAN BIRNBAUM

Le Diable probablement, n°1, automne-hiver 2006, 76 p., 6 €.

# Le mystère Bresson

Dans un livre sensible et bouleversant, Anne Wiazemsky raconte sa rencontre avec le cinéaste, sur le tournage d'« Au hasard Balthazar »

En mai 1950, le critique de cinéma Jean Douchet était allé observer Robert Bresson sur le tournage du *Journal d'un curé de campagne*. Il notait ceci : « [Bresson] travaille sur l'acteur [Claude Laydu] comme un sculpteur sur sa pâte. » Pour écrire *Jeune fille*, le roman dans lequel elle raconte « son » Bresson à l'époque d'*Au hasard Balthazar*, Anne Wiazemsky a rencontré Jany Holt et Renée Faure, deux des merveilleuses interprètes des *Anges du péché* (1943). « Il avait une façon de vous envahir qui était très bonne. On ne s'appartenait plus », se souvint la première. Quarante ans après sa première expérience cinématographique, comme dans un pressentiment fugace, Anne Wiazemsky imagine la question à laquelle il lui faudrait répondre dans son livre : « Était-il amoureux de moi ? »

**JEUNE FILLE**  
d'Anne Wiazemsky.

Gallimard,  
220 p., 16,90 €.

de 17 ans qui se trouve être la petite-fille de François Mauriac et d'un cinéaste de 64 ans qui a déjà tourné *Les Dames du bois de Boulogne*, *Un condamné à mort s'est échappé*, *Pickpocket* et *Le Procès de Jeanne d'Arc*. Une histoire d'amour et de passion, au plus près de l'essence même du cinéma et de la création.

« Il va l'aimer, avait dit à Anne Florence (Florence Carrez, alias Florence Delay, l'interprète de Jeanne d'Arc), après une première rencontre dans l'appartement de Bresson, île Saint-Louis, à Paris. Tu seras heureuse. » C'était le printemps 1965. Dans son cahier de texte, Anne avait recopié ces lignes extraites d'un roman de son grand-père : « *Le bonheur, c'est d'être cerné de mille désirs, d'entendre autour de soi craquer les branches.* » C'était diffus, nouveau, troublant comme tout ce qui allait suivre.

D'emblée, le temps d'une lecture d'un extrait des dialogues des *Anges du péché* écrits par Giraudoux, Bresson lui avait livré les clés du travail qui l'attendait pour le rôle de Marie : « *Efforcez-vous juste de lire le texte. Sans aucune intention... Sans y penser...* » Commença alors

un extraordinaire stratagème de mise en condition et d'appropriation de la future actrice. Aux confins du désir, non loin parfois d'un véritable sadisme. « *Il me suffisait de l'écouter et de faire ce qu'il me demandait sans chercher à comprendre, je devais m'en remettre à lui ; accepter de m'abandonner. Pour des raisons que je n'expliquerai jamais, cela me convenait parfaitement. Mieux, j'éprouvais beaucoup de plaisir à lui obéir. J'entendrais souvent, par la suite, que c'était un exercice éprouvant, voire révoltant, et que beaucoup en avaient souffert. Ce ne fut jamais mon cas.* »

**Cinéaste possessif et jaloux**

Cependant, pendant le tournage, quand il la fit gifler violemment par un acteur, à sa demande secrète, ou encore lorsque, à maintes reprises, il voulut l'embrasser sur la bouche, il arriva à Anne, même fugacement, d'éprouver des sentiments de répulsion envers ce cinéaste si possessif et jaloux. Elle en arriva même à prendre, en cachette de Bresson, un amant – son premier – pour échapper à son emprise... Ghislain Cloquet, le directeur de la photo, dont Anne Wiazemsky dresse un émouvant portrait en ours polaire attentif et bienveillant, disait de Bresson : « *C'est un*



Anne Wiazemsky sur le tournage d'« Au hasard Balthazar » (1965). COLL. CAHIERS DU CINÉMA

immense cinéaste... Mais je ne lui confierais jamais ma fille, jamais ! »

Très vite, le récit aborde les questions fondamentales de la création. « *Alors, comme ça, tu veux faire du cinéma...* », lui avait dit son grand-père après avoir lu ce scénario stupéfiant, entièrement construit à partir de l'histoire d'un âne et d'une jeune fille. « *Orgueil, cruauté, bêtise, sensualité, humiliation et violence sont partout présents. C'est toujours le mal*

qui l'emporte ! C'est presque un monde sans Dieu... Cela ne te fait pas peur d'incarner un jeune être aussi malmené par la vie ? lui avait-il demandé. C'est une lourde responsabilité que de te laisser aller vers cette route inconnue. Il y aura des conséquences et j'ignore lesquelles... Forcément... Une fois la porte de la cage ouverte, l'oiseau s'envole... Mais où ? » Dix ans auparavant, dans *Le Figaro*, le Prix Nobel de littérature 1952 avait écrit à propos du *Journal d'un curé de campagne* : « *Je regarde sur l'écran le visage d'un garçon qui s'appelle Claude Laydu mais que le metteur en scène Robert Bresson a pétri et repétri jusqu'à ce que Claude soit devenu un autre tout en demeurant lui-même. Car voici le mystère : grâce à des procédés, grâce à une méthode, l'âme réellement affleure, elle apparaît, nous la voyons, nous pourrions la toucher...* » On pense à Carl Dreyer, qui disait : « *Ce que je cherche dans mes films, ce que je veux obtenir, c'est de pénétrer jusqu'aux pensées profondes de mes acteurs, à travers leurs expressions les plus subtiles. Car ce sont les expressions qui dévoilent les caractères des personnages, leurs sentiments inconscients, les secrets qui reposent dans la profondeur de leur âme.* »

Durant le tournage, Anne Wiazemsky découvrit les multiples facettes de l'amour. « *J'ai pris conscience de ce que pouvait être le bonheur de vivre, ou, plus exactement, le bonheur de se sentir vivre.* » Et puis il y eut le hasard de la vie, la

venue sur le plateau de Jean-Luc Godard, qui voulait réaliser, pour *Les Cahiers du cinéma*, un entretien avec Robert Bresson : « *Alors, mon cher Jean-Luc, vous êtes à la veille de commencer un nouveau film ? (...) Comment s'appelle-t-il déjà ? Non, non, non, laissez-moi me rappeler... Pierrot le fou ?* » Plus tard, Anne apprendrait que Godard était venu parce qu'il était tombé amoureux d'une photo d'elle parue dans *Le Figaro* et que rencontrer Bresson n'avait été rien d'autre qu'un prétexte. « *Mais ceci est une autre histoire...* », écrit-elle, énigmatique.

Bresson, Godard, une autre histoire en effet. En 1967, Anne ira voir *Pierrot le fou* et *Masculin féminin* et aura l'impression que ces films sont des lettres d'amour qui lui sont destinées. Elle enverra une lettre à Godard et deviendra sa « Chinoise »... A la fin du tournage d'*Au hasard Balthazar*, Bresson lui avait pourtant demandé, en échange du rôle de Guenièvre dans *Lancelot du lac*, de ne jamais tourner avec quelqu'un d'autre que lui.

« *J'ai été heureuse auprès de vous, lui avait dit Anne.*

– *Moi aussi, vivre auprès de vous m'a énormément apporté... Votre jeunesse m'a rendu jeune... Souvent j'ai eu votre âge... Vous comprendrez plus tard... Plus tard.* »

Et c'est ainsi que, plus tard, Anne Wiazemsky écrit son meilleur livre. Une pure merveille ! ■

FRANCK NOUCHI

## Les débuts d'un maître

C'est un beau coffret bleu nuit édité par Gallimard qui contient un livre et, plus surprenant, une petite galette plate connue sous le nom de DVD. Le DVD contient un très grand film, *Les Anges du péché*, premier long métrage de Robert Bresson (1901-1999) produit en 1943 par Gaston Gallimard, ainsi qu'un documentaire en supplément d'Anne Wiazemsky réalisé en 2004 et consacré au contexte historique et artistique du film. Le livre est quant à lui moins connu, il s'agit de la suite dialoguée du film confiée, sur la demande de Gallimard, au dramaturge et romancier Jean Giraudoux. Le tout constitue un bel ensemble, dont le premier mérite est de mettre à disposition de chacun les débuts d'un des plus grands auteurs du

cinéma mondial. Ces débuts organisent la rencontre, dans un couvent de dominicaines qui a pour vocation de secourir les délinquantes, d'une jeune femme de la haute bourgeoisie, Anne-Marie, animée par un idéal de pureté sacrificielle, et d'une criminelle endurcie, Thérèse, qui s'est réfugiée en ces lieux pour fuir les conséquences d'un crime qu'elle a commis. Scandale du mal, vanité du bien, corruption de l'institution, art de l'ellipse : l'épuration bressonienne trouve ici ses fondements, et il n'est pas indifférent que l'esprit de résistance dont elle procède soit inauguré en 1943. ■

JACQUES MANDELBAUM

*Les Anges du péché*, de Robert Bresson  
Collection Synops/Gallimard. 1 DVD.

## Nicole Avril au temps de la passion

Si vous vous ennuyez dans vos amours tranquilles, apaisées, voici un livre qui va vous réveiller. Si vous pensez vivre une passion fixe, soignée, toujours, l'impatience de l'attente, la folie irrationnelle qui transforme un retard de quelques minutes en un gouffre mortel, ce livre va vous inquiéter.

Dans ce *Dictionnaire de la passion amoureuse* – et non « Dictionnaire amoureux de la passion », tant il est de passions autres –, Nicole Avril ne rend pas la passion désirable. Il faut bien chercher pour lire qu'elle « *n'est pas toujours fatale* », que l'humour prend parfois « *la place de la tragédie, la volupté celle de la domination, la vie celle de la mort* ».

Car dans les quelque soixante-dix entrées de ce dictionnaire très documenté, il est surtout question de souffrances – dont celles du jeune Werther de Goethe –, de mort, de renoncement, de destruction. Le ton est donné dès les « *Préliminaires* » : « *Il y a passion (...)* quand l'agressivité l'emporte sur le partage, la haine sur l'amour, la volonté de dominer sur le désir (...), la griffe sur la caresse (...), le cri sur le chant, le meurtre sur la volupté. »

Nicole Avril est très précise dans la description de l'aveuglement passionnel, dans les articles « *Abîme* », « *Attente* », « *Fatalité* », « *Fiasco* », etc., avec quelques allusions, plus ou moins faciles à détecter, à ses propres livres et à sa vie personnelle. Elle s'intéresse de moins près à la manière dont la société tente d'empêcher la passion, ou de la détruire, tant elle menace l'ordre social. Tout de même, au chapitre

« *Mariage* », Julie de Lespinasse voit dans cette institution « *un véritable éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat* ». Loin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Nicole Avril estime que désormais, « *la fonction sociale du mariage et son caractère sacramentel se sont estompés* ». Est-ce si sûr ?

On l'aura compris : la lecture de ce livre n'est pas seulement passionnante, mais passionnelle. Ainsi, ceux, nombreux, qui aiment *Belle du Seigneur* et tiennent Albert Cohen pour un grand écrivain seront confortés, tant ce roman est souvent une référence. Et ceux qui y voient un

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE SAVIGNEAU**

déferlement de violence machiste et de morbidité, habillé des oripeaux de la passion, auront de multiples raisons de s'irriter.

Que faire d'*Histoire d'O* ? Malgré le long développement de Nicole Avril, on peine à voir dans l'obsession masochiste d'O une affaire de passion, sauf à parler de celle de son auteur, Dominique Aury, pour Jean Paulhan.

On se félicite en revanche que Nicole Avril ait fait deux exceptions à son sujet – la passion entre deux êtres humains – pour inclure une entrée « *Mystiques* », malheureusement un peu brève, et une entrée « *Pasionaria* », qui est l'occasion d'un bel hommage à Flora Tristan.

Si l'on est peu porté à se délecter de ce

que « *passion* » contient de « *passif* », à approuver cette phrase, « *la passion ne se vit pas. Elle est vécue. Elle est même subie* », on a envie de se tourner vers la Chine où « *on n'était pas loin de penser autrefois que l'idéologie de la passion malheureuse était une sorte de maladie occidentale* ».

Néanmoins, on aime lire les états de cette maladie décrits dans ce *Dictionnaire*, dont le plus grand mérite est de donner envie de lire et relire. Chacun, selon ses propres passions, fera, au fil de la lecture, son catalogue littéraire amoureux, dont on ne peut donner ici que quelques jalons. Racine, bien sûr – *Phèdre*, singulièrement. Proust et la magnifique mécanique de la jalousie de Swann. *Les Liaisons dangereuses*, *La Princesse de Clèves*, *La Duchesse de Langeais* et *Les Hauts de Hurlevent*, « *peut-être la plus belle, la plus violente des histoires d'amour* », selon Georges Bataille. Et aussi Stendhal (*De l'amour*) et le Barthes de *Fragments d'un discours amoureux*...

Enfin, s'il y a une « *morale de l'histoire* » – à méditer longuement avant de s'engager dans certaines amours –, la voici, à l'entrée « *Création* » : « *Le créateur peut se prêter aux jeux de la passion, il ne se donne pas* », écrit Nicole Avril, avant de citer Baudelaire : « *L'artiste ne relève que de lui-même. Il ne promet aux siècles à venir que ses propres œuvres. Il ne cautionne que lui-même.* » ■

**DICTIONNAIRE DE LA PASSION AMOUREUSE**  
de Nicole Avril.  
Plon, 364 p., 22 €.

**Frédéric Martel**

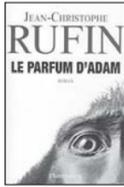
De la culture en Amérique



"On sort du livre avec la conviction qu'aucun autre pays au monde ne fait autant pour la culture. Frédéric Martel pointe également le pire. Car ce système singulier laisse aussi le champ libre aux attaques les plus violentes contre la culture." Michel Guerrin et Emmanuel de Roux, *Le Monde des Livres*

**Gallimard**

ZOOM



**LE JARDIN D'ADAM**, de Jean-Christophe Rufin

C'est un roman à la John Le Carré : on voyage, on croise des agents secrets, des demoiselles paumées, et des fous furieux décidés à réintroduire le choléra pour sauver une nature prétendument surpeuplée. Si Jean-Christophe Rufin avait jusqu'alors privilégié le passé, il s'intéresse aujourd'hui au possible passage d'une écologie modérée à une écologie meurtrière. Pour autant, s'il élargit aux thèmes qui l'ont toujours intéressé – la question Nord/Sud, *Le Jardin d'Adam* n'en reste pas moins un grand roman d'espionnage (*Lire l'entretien avec Jean-Christophe Rufin dans « Le Monde 2 » du 4 janvier*). E. G.

Flammarion, 540 p., 20 €.

**UNICA**, d'Elise Fontenaille

Un jeune cyberflic de Vancouver traque sur le Net les tordus accros aux spectacles de mômes soumis à des tortures. Il pince un pédiatre que ce type de divertissements a rendu aveugle, via une puce implantée dans le cortex. Expérimentant un *dream catcher*, le bidule à visionner ses rêves, et servant de cobaye à un procédé de « déminage onirique », il se retrouve happé par une gamine, tentatrice évadée d'une expérience sur les enfants virtuels. Entre fantastique à la David Cronenberg, enquête chez les junkies et songes à la poésie référentielle, Elise Fontenaille trouve un ton, une distance, un humour, une belle façon de raconter les contes cruels. J.-L. D.

Stock, 160 p., 15 €.

**L'AMOUR EST FOU**,

de Yann Queffélec. Dans *Ma première femme*, Yann Queffélec s'inventait un double, Marc Elern, que l'on retrouve ici. Amoureux d'une infirmière, il trouve en la mère de celle-ci une maîtresse capable de l'aimer comme un fils. Comme souvent chez Queffélec, il est question de l'enfance assassinée et de ce père impressionnant, plus à l'aise avec Dieu qu'avec ses enfants. Ce roman – une lettre écrite entre veille et sommeil – raconte leur histoire. E. G.

Fayard, 270 p., 18 f.

**RENCONTRE** Depuis vingt ans, l'auteur compose discrètement des romans pleins de surprises et d'ellipses

# Gailly, swing et variations

Né à Belleville pendant la deuxième guerre mondiale, Christian Gailly a d'abord voulu être musicien. A 16 ans, il touche à son premier saxophone. Se rêve en Charlie Parker. Avant de reléguer son instrument au placard. Aujourd'hui, si l'on peut apercevoir un piano chez lui, Christian Gailly jure ne pas y toucher – « je n'ai pas le courage de m'y mettre sérieusement ». Certains diront dommage – sans doute avec raison. Très égoïstement, on se dit que tant mieux. Comme ça, il écrit : « J'ai ainsi trouvé un moyen de prolonger l'aventure musicale, commente-t-il. Au fond, il n'y a pas de grande différence. Le choix des mots, le rythme des phrases, la façon dont on enchaîne les paragraphes entre eux : qu'est-ce, sinon de la composition ? »

**LES OUBLIÉS** de Christian Gailly.

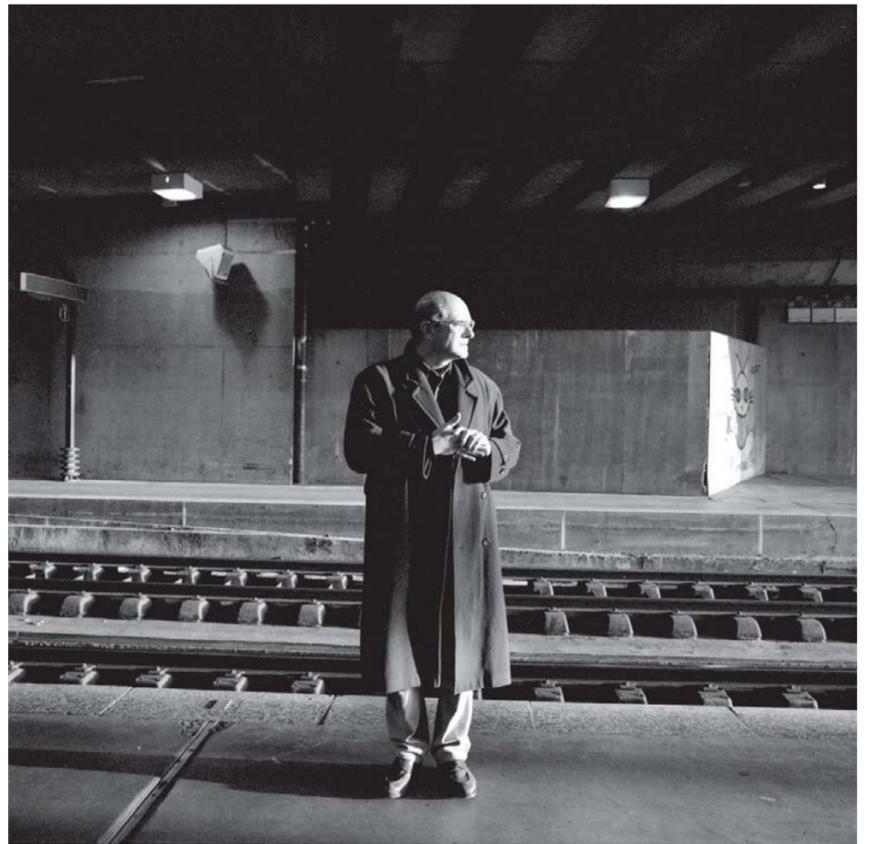
Ed. de Minuit, 144 p., 13 €.

L'écriture est aussi pour lui un moyen de se faire une place dans le monde : « J'avais la conviction que je n'avais de place nulle part. Livre après livre s'est dessiné le sentiment d'une identité comme si chaque titre était un point ou une croix et, que, en les reliant, on finissait par obtenir une figure, peut-être même un profil. C'est une identité qui s'est constituée point par point, et titre après titre. Le profil n'est pas achevé, mais il est identifiable. J'ai accepté de m'y reconnaître. »

Chez Christian Gailly pourtant, tout est doute. Dans son premier roman, *Dit-il* (éd. de Minuit, 1987), on pouvait ainsi lire : « Je ne fais rien, je me contente d'écrire sans conviction des cho-

ses qui ne convainquent personne. » Ou encore : « Je n'ai aucune imagination, c'est comme ça. » « Cela vient de la honte de me mêler de ce à quoi je n'étais pas destiné et qui n'appartient qu'aux privilégiés d'une certaine culture, explique celui qui fut d'abord technicien chauffagiste. C'est aussi pour cela que j'ai recours à l'ironie. Comme réponse à la souffrance, à l'échec, à l'injustice. Ou quand l'émotion se fait un peu trop lourde, pour alléger un peu le propos. C'est toujours ce même souci de passer inaperçu. Quant à l'imagination... Je n'ai pas cette capacité d'invention, d'intrigue, de déplacement dans l'espace. Chez moi, elle s'exerce plutôt dans le traitement de l'écriture. Je préfère essayer d'imaginer quelque chose dans la forme, inventer un système logique, une petite mécanique formelle. Je tronçonne, découpe mes phrases, leur donne une résonance supplémentaire, en travestis le sens... »

De fait, ça swingue beaucoup dans les romans de Christian Gailly. Un



Christian Gailly, en 2001. JEAN-LUC BERTINI/OPALE

swing décalé à outrance, plein de retards et d'anticipations, de redites et de reprises, de phrases amputées et de points de suspension, mais un style reconnaissable entre tous, comme celui des écrivains qu'il admire : Samuel Beckett ou encore Thomas Bernhard, dont les livres, à côté de ceux de Nathalie Sarraute, Maurice Blanchot, Claude Simon ou James Joyce, trouvent place dans son bureau-bibliothèque. Depuis son premier roman, il y a presque vingt ans, Christian Gailly n'a eu de cesse – avec une discrétion qui l'honore et que l'on peut regretter tant on aimerait faire découvrir ses livres à tous ceux que l'on aime et qui savent écouter – de composer sur les mêmes thèmes (l'amour, la mort), d'esquisser de sublimes et surprenantes variantes. Et si ses histoires sont pleines de

trous et d'ellipses, de contretemps, elles n'en sont pas moins admirablement construites. Sans doute parce que chez lui, tout comme chez les grands jazzmen, l'improvisation n'est jamais fortuite. Au détour d'une parenthèse, d'un point semble-t-il déplacé, d'une répétition si merveilleusement calculée, Christian Gailly reticote les mêmes histoires et redonne du souffle à l'écriture. « Moi, je répète ce que le lecteur a horreur de lire. Mon but est de tourmenter son esprit. Je veux qu'il tremble. Je rêve. Qu'il ne dorme plus la nuit », se plaisait à imaginer le narrateur de *Nuage rouge* (éd. de Minuit, 2000, « Double » n° 40). Peut-être dorment-ils tout de même, les lecteurs de Gailly, mais autrement et mieux depuis qu'ils le lisent. ■

EMILIE GRANGERAY

## La foi dans le langage

Il se trouve simplement que l'un des deux occupants de la voiture s'appelaient Paul Schooner. Il est mort. Pas dans l'accident. On vient de le voir. Peu de temps après. Des suites de l'accident. L'autre occupant, c'était Albert Brighton. » Ainsi débute le roman de Christian Gailly, et c'est avec un égal bonheur que l'on se laisse embarquer dans ses histoires aux motifs récurrents. Brighton et Schooner sont journalistes et tiennent une chronique intitulée « Que sont-ils

devenus ? ». Des artistes oubliés. Des écrivains, des peintres, des musiciens. La trinité de Christian Gailly, qui a une foi extraordinaire dans le langage même si, avoue-t-il, cela s'accompagne « du doute le plus féroce ». Comme dans ses autres romans, il est ici encore question de mort – la hantise de Gailly – et d'amour, car si l'un, Paul, est victime d'un accident, Albert, lui, finira par aimer cette violoncelliste oubliée. ■

E. G.

## L'histoire d'un amour en proie aux tumultes de l'océan Holder atlantique

**LA BAÏNE** d'Eric Holder.

Seuil, 190 p., 16 €.

Pour ce vingt et unième livre, Eric Holder renoue avec le Seuil, éditeur de son premier roman, *Manfred ou l'hésitation*, en 1985 – il avait alors 25 ans. Et il retrouve son domaine d'excellence – comme dans *L'Homme de chevet* ou *La Correspondante* (Flammarion, 1995 et 2000) –, celui des passions observées avec minutie.

Pour vraiment aimer *La Baïne*, il faut avoir le goût de l'Atlantique et de ses pièges. On est dans le Médoc, « la région au milieu du flot. De là vient qu'à Soulac, située près de la pointe, côté salé, on nous prête un tempérament

d'iliens ». Holder décrit au plus juste ce lieu qui abrite, à la mort-saison, « 2 819 âmes », et en été plus de 50 000, pour partager « l'odeur des immortelles à midi sous la dune, l'ombre fraîche sous les pins en retrait. Des goélands rasent par jeu la crête de la barre. Des bécasseaux tricotent sur leurs pattes à la limite de l'écume qui disparaît dans le sable avec un chuintement ».

Un océan qui n'est pas sans danger, avec ce « courant de baïne qui rôdait sous la vague ». Chaque été, il fait des victimes. La dernière en date est Valérie, pourtant Soulacaise – « trente et un ans, mariée, un enfant ». Un accident tout à fait improbable quand on est familier de la baïne, des courants qui passent entre la côte et les bancs de sable. On sait où il ne faut pas tenter de nager. Mystérieuse noyée. Et désormais, des quatre amies inséparables, il n'en reste que trois : Anne-So, Manou et Sandrine.

C'est le destin de Sandrine – mariée, deux enfants, Maxime, 8 ans et Célia, 4 ans – qui intéresse Holder, dans ces quelque deux cents pages qu'on ne peut lire que d'une traite. Une histoire éternelle et banale : une jeune femme s'ennuie dans son mariage, se laisse aller, prend du poids. Arrive « un étranger », un photographe venu de Paris faire des repérages pour un tournage.

Ils se rencontrent... Amour et désastre.

Mais Holder démonte à la perfection tous les rouages de la machine infernale. La sottise de parler aux bonnes copines, qui ne vivant rien d'excitant elles-mêmes, ont envie de tout faire rater. La difficulté de la clandestinité dans une petite ville. Le sentiment de propriétaires qu'ont bien des maris sur leur épouse – qui pense vraiment que le XX<sup>e</sup> siècle a aboli cette volonté de possession ?

Plus Sandrine devient belle, forte, osant même une escapade à Paris pour rejoindre son amant, Arnaud, plus on sent qu'elle va échouer, tragiquement. Elle a pourtant réussi à transformer le travail qu'elle faisait dans « un château reproduit sur des étiquettes de vin », « de juin à septembre », pour aider « à l'argent du ménage », en une vraie passion professionnelle. Elle pourrait désormais être libre et indépendante.

Arnaud, fort de son « expérience », croit savoir qu'elle n'y parviendra pas : « Tu t'imagines divorcée et séparée de tes enfants ? » Mais il n' imagine pas, lui, jusqu'où peut aller la violence atlantique, comment l'océan peut effacer cet amour impossible, l'engloutir dans le courant de baïne. ■

JO. S.

## La narration limpide et ensorcelante de Dominique Mainard Le danger des « histoires »

**JE VOUDRAIS TANT QUE TU TE SOUVIENNES** de Dominique Mainard.

Ed. Joëlle Losfeld, 250 p., 17,90 €.

C'est plus qu'un talent, c'est un don : Dominique Mainard est une incomparable conteuse. Si tous ses livres, des premiers recueils de nouvelles (*Le Grenadier*, Gallimard, 1997) à son ample et superbe roman, *Le Ciel des chevaux* (éd. Joëlle Losfeld, 2004), exercent un charme profond et envoûtant, ils le doivent à certaines affinités littéraires avec Silvina Ocampo ou Janet Frame. Mais surtout à une façon très personnelle, immédiatement reconnaissable, d'effacer les frontières entre rêve et réalité, de faire vibrer l'émotion « comme une corde tendue ».

Il y a des sortilèges, des talismans, des mots tendres venus d'ailleurs (« *beliyaa* »), des graines pour les oiseaux (ici un canari, mais on se rappelle Fenist, le mainate de *Leur Histoire*), des girouettes enchantées, et des boîtes à secrets. Autant d'indices qui renvoient explicitement au domaine du conte : il ne s'agit jamais d'un procédé, mais d'une sourde germination, qui double le quotidien d'un envers angoissant ou exaltant, en tout cas incontrôlable.

Pour percevoir cela, il faut des prédispositions. C'est le cas de Julide, adolescente indocile et fugueuse, héroïne du dernier roman de Dominique Mainard, *Je voudrais tant que tu te souviennes*. Dans la petite ville française, triste et grise, où elle a grandi avec ses sœurs, sa mère essaie de la plier à une vie terne et raisonnable, et de la marier à son morne cousin Achille. « Ce à quoi sa mère lui demandait de renoncer était aussi ce qui la faisait chanter et raconter des histoires avec sa tante Nala, et elle avait eu le sentiment de s'apprêter à mettre à mort quelque chose de tiède et de frémissant. »

« Monde minuscule »

La tante Nala, sœur du père, venue comme lui d'un pays lointain, est couturière et cartomancienne. Avant de repartir au pays, elle lègue à sa nièce préférée, qui a hérité de son don, le vieux jeu de cartes battues et rebattues, ornées d'animaux et d'objets mystérieux, et confie à sa protection son amie Mado, infirme et fragile : « Elle est si frêle qu'elle semble avoir été découpée dans un papier presque translucide, le moindre souffle de vent pourrait la renverser. » Celle-ci est cependant capable d'une incroyable détermination.

Mado, à qui un père aimant a jadis appris à scruter et à photo-

graphier un « monde minuscule », vit tournée vers le sol, attentive à la moindre carapace de scarabée. Mado et Julide se reconnaissent, acceptent de voir leurs destins mêlés par la prédiction de Nala : « Si vous vous séparez, vos vies seront un ruban coupé au ciseau. » Julide raconte le monde pour Mado, Mado veut arracher Julide à la tentation de se résigner. Elles ont en commun une étrange chevelure de flamme, presque orange, et la passion que fera naître un couvreur qui observe le ciel avec intensité.

Il ne faut rien dévoiler, sinon le danger des « histoires », leur pouvoir de disjoindre le temps et de « réveiller le feu qui dort ». ■

MONIQUE PETILLON

## ÉCRIVAINS



les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits : Service ML - 1 rue de Stockholm 75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21 www.editions-benevent.com

LES ÉDITIONS **Persee** **ÉCRIVAINS**  
Les Editions Persee recherchent de nouveaux auteurs  
Envoyez vos écrits : Editions Persee 38 rue de Bassano 75008 Paris Tél. 01 47 23 52 88 www.editions-persee.fr

Un récit plein de mystère et de passion de la Sarde Milena Agus

# Le désir et la folie

En France, on ne la connaissait pas jusqu'à ces derniers jours – en Italie, à peine plus. Pourtant, elle n'est pas tombée de la dernière pluie, Milena Agus. A son âge (elle est largement quadragénaire), la plupart ont fait leur chemin depuis belle lurette, certains même ont déjà tiré leur révérence. Elle non. Née à Gênes d'une famille « sarde depuis la paléolithique », comme elle le dit pour rire, la romancière appartient à cette catégorie d'écrivains qui surgissent un beau jour, presque brusquement, dans le paysage littéraire. De ceux qui émergent tout armés, avec un rayonnement propre à susciter la curiosité : où était-elle avant ? Que faisait-elle, dans l'ombre, de tout ce talent ? Rien de plus simple et de plus énigmatique à la fois : elle enseignait l'histoire et l'italien à Cagliari, en Sardaigne. Là où elle vit depuis longtemps et où vivent aussi les personnages de son livre, *Mal de pierres*, beau récit tout empreint de mystère et de passion.

Ce bref roman, son deuxième en Italie, a quelque chose de la pierre, en effet : compact, lisse en apparence et cependant plein d'anfractuosités, de retenue, de secrets. A cause de la folie qui l'infuse et l'emporte dès le commencement, sans que le lecteur en sache rien. A cause, aussi, d'un style sobre et poétique, concentré, sans ornement, semblable aux murs de granit des maisons sardes. A cause enfin d'une narration en spirale, qui ne dévoile que progressivement et presque fortuitement le motif central du roman. Comme si le récit rechignait d'abord à dire la vérité sur la femme dont il est question, cette jeune Sarde aux cheveux sombres, semblables à un « nuage noir et luisant » quand elle ôte ses épingles. Une presque vieille fille, pas encore mariée à 30 ans, jolie pourtant mais dont tous les prétendants se détournent les uns après les autres.

Racontée par la petite-fille de cette femme dont l'histoire commence pendant la deuxième guerre mondiale, l'histoire est d'abord trompeuse. On ne sait pas exactement pourquoi les hommes ne donnent jamais suite à leur première visite, pourquoi cette jeune personne ne se marie pas. Est-ce en raison du « mal de pierres », ces calculs rénaux qui la tortent de douleur ? On devine qu'il doit s'agir d'autre chose. Et puis on finit par

comprendre, au détour d'une phrase, d'une remarque. La vérité surgit par petits morceaux, comme des cailloux lâchés sur un sentier. Elle est « dérangée », dit-on. Saisie de « lubies », d'un grain qui « éloigne l'amour ». Toute la force du texte vient de cette façon singulière de présenter la folie comme un élément purement extérieur, au moins dans sa désignation. La narratrice le consigne, mais de manière informative et presque anecdotique.

## Couleurs spectrales

Bien sûr, cette femme a tenté de tuer. Bien sûr, elle s'est mutilée – on le découvre petit à petit. Mais le plus important n'est pas là. Ce que la narration met en évidence, c'est le désir forcené d'une autre biographie, d'une existence où l'amour, la passion seraient au centre de tout. « *La chose principale* », commente la narratrice, qui a retrouvé le cahier de notes de sa grand-mère. Car la « *macca* », la folle, écrit. Au jour le jour, elle s'invente un autre destin, où l'amour serait roi. Une trajectoire parallèle, à l'écart de sa vie avec l'homme qu'elle a finalement épousé sans en être amoureuse. Habile-

ment, la romancière donne les différentes versions de cette existence, celle qu'a rêvée, puis écrite son personnage et celle de l'extérieur, du monde concret.

Les deux sont intimement liés, comme des mondes qui se chevauchent. Celui de la « lune », où s'en va parfois l'esprit de la folle, et celui de l'Italie de l'après-guerre. Dans le premier, des couleurs spectrales, la « pâleur » des pensionnaires d'une maison de repos, le brouillard de Milan qui transforme les passants en fantômes. Dans l'autre, la texture particulière d'une Sardaigne terrienne et maritime que l'écrivain décrit avec volupté : embaumée par l'odeur « de bois, de cheminée, de crottin de cheval, de savon, de blé, de tomates, de pain chaud » et toute baignée de « la grande lumière méditerranéenne, aveuglante ». A la frontière, ce personnage troublant qui vit dans un monde, mais à qui « la nostalgie et le désir » de l'autre « coupaient le souffle ». Où est la folie ? Où est le mensonge, dans cette société sarde pleine de replis bien cachés ? Certainement pas sur la lune. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE



Milena Agus, chez elle à Cagliari en mai 2005. DANIELA ZEDDA

Le récit de l'enfance du terrifiant Hannibal Lecter

# « Manger ou crever »

Thomas Harris a l'art d'entretenir le suspense et la patience de ses lecteurs, puisque ceux-ci doivent en moyenne attendre de six à sept ans avant de retrouver le « plus grand monstre de fiction de notre époque » (Stephen King) : Hannibal Lecter. Psychiatre, psychopathe et cannibale, son image reste attachée à celle d'Anthony Hopkins, qui l'incarna magistralement dans *Le Silence des agneaux*, *Dragon rouge* et *Hannibal* (1) avant de céder sa place à Gaspar Ulliel pour l'adaptation du nouvel opus : *Hannibal Lecter. Les Origines du mal*. A la veille de la sortie du film, le 7 février, une petite mise en bouche nous est donnée grâce au roman qui nous plonge dans les « ténèbres brûlantes » de l'enfance et de l'adolescence du monstre.

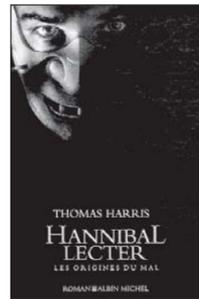
Descendant d'un noble lituanien, le jeune Hannibal, huitième du nom, vit paisiblement dans un château entouré de son père, le comte Lecter, sa mère, descendante des Sforza et des Visconti, sa petite sœur Mischa et son précepteur Jakov. Brillant mathématicien victime des lois antijuives, ce dernier avait été fasciné par un garçon connu dès 6 ans « l'expérience bouleversante » des *Éléments* d'Euclide.

Reste que, en cet hiver 1941, c'est une autre expérience qui va bouleverser le destin de cet adolescent surdoué. Obligés de fuir devant l'avancée allemande, les Lecter se réfugient dans leur relais de chasse en pleine forêt. Trois ans durant, ils resteront cachés jusqu'à ce qu'ils soient repérés et assassinés sous les yeux d'Hannibal et de sa sœur. Ces derniers n'ont pas le temps de se remettre que déjà ils reçoivent la visite de mercenaires puants « le sang et la charogne » qui les enchaînent et se terrent, attendant la fin des hostilités. « *Manger ou crever* », tels sont les ultimes mots qu'entendra Hannibal de la bouche de Grutas, le chef des pillards, avant de sombrer dans le néant en voyant partir Mischa...

Retrouvé mutique et hagard, Hannibal est placé dans un orphelinat (l'ex-

château des Lecter), avant d'être confié à son oncle, Robert, un artiste peintre qui vit en France avec son épouse, Dame Murasaki. Très vite, cette femme envoûtante se prend d'affection pour l'adolescent, dont elle développe le sens artistique, lui apprenant luth japonais et joutes poétiques. Malgré cette douce harmonie, un incident entre un boucher et la belle Japonaise va réveiller les démons qui hantent le jeune Lecter.

Alors que le village attribue l'assassinat du boucher décapité à un règlement de comptes d'après-guerre, l'inspecteur Popil, spécialisé dans la traque des criminels de guerre, oriente son enquête vers



**HANNIBAL LECTER Les Origines du mal (Hannibal Rising)** de Thomas Harris.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, Albin Michel, 364 p., 21,50 €.

Hannibal. Faute de preuves, il relâche le jeune homme au « sang-froid monstrueux » qui, à la mort de son oncle, s'installe avec sa tante à Paris pour y suivre des études de médecine. Aussi habile pour manier le scalpel que le fusain, Hannibal améliore l'ordinaire en vendant des esquisses japonaises chez des marchands d'art. Chez l'un d'eux, la découverte d'un tableau de Guardi ayant appartenu à sa mère va relancer la traque du jeune homme, avec à ses trousses Popil...

Monstre/gibier, monstre/chasseur, policier trouble... une fois encore, Thomas Harris reprend une formule qui lui est chère pour mener un efficace chassé-croisé entre des criminels de guerre reconvertis en tra-

fiquants, un jeune psychopathe affamé de vengeance, déjà raffiné dans l'exécution de ses desseins, et un policier dont la soif de justice cache mal les hantises... Si les amateurs d'hémoglobine resteront un peu sur leur faim, les autres se délecteront de ce roman pimenté d'une intrigue amoureuse et de clins d'œil littéraires. Poursuivant à travers le psychisme de son héros son exploration du mal, Thomas Harris parvient, en renouant avec la veine du *Silence des agneaux*, à nous rendre presque attachant ce *serial killer*, aussi glaçant que fascinant... ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Tous disponibles chez Pocket.

Un texte lyrique et désespéré sur l'envers de la Chine contemporaine

# Au pays du sang malade

**LE RÊVE DU VILLAGE DES DING (Ding zhuang meng)** de Yan Lianke.

Traduit du chinois par Claude Payen, éd. Philippe Picquier, 332 p., 20 €.  
En librairie le 13 janvier.

Le *Rêve du village des Ding* s'ouvre quand le soleil se couche. La plaine du Henan est rouge, c'est la fin de l'automne, il fait déjà froid. Sur-tout, il n'y a pas un bruit, il n'y a personne dehors, ni les hommes ni les animaux. La vie n'est « plus qu'un cadavre enterré dans sa tombe ».

Un garçon de 12 ans prend la parole, mais il est déjà mort, empoisonné par les villageois. Le dernier livre de Yan Lianke, né en 1958, nous dit, par la voix d'un enfant mort, la tragédie du sang contaminé en Chine. Comme son précédent roman, *Servir le peuple* (Ed. Philippe Picquier 2006), *Le Rêve du village des Ding* a été interdit.

Ces censeurs chinois ne se sont pas trompés. En plus d'être une description très dure de la contamination d'un village avec la bénédiction du pouvoir cen-

tral, c'est de la très belle littérature. Nous savons qu'il y a des régions entières de Chine continentale qui agonisent du sida, des villes et des villages dénudés comme des arbres, à qui il ne reste que les murs pour cacher les malades : d'autres livres nous l'ont déjà dit (comme *Le Vendeur de sang*, de Yu Hua, Actes Sud, 1997). Mais d'une autre manière. Sans ce lyrisme désespéré, plein de cette frénésie de vivre, même l'écume aux lèvres, qui fait la grâce atroce du livre de Yan Lianke.

## Petit garçon empoisonné

Sans doute est-ce parce que ce roman n'est pas que celui du sang et de la maladie, mais aussi le roman d'un petit garçon empoisonné par son village, avec le ton tremblé et triste de sa voix si précise. *Le Rêve du village des Ding* est une histoire de petits animaux qui se débattent, pris au piège, une histoire d'innocents et de coupables qui aiment manger et faire l'amour, qui se jalouent et qui se tuent : un terrible roman presque classique, bien bâti – et pourtant malade, comme *La Peste*.

Revenons aux premières pages : Qiang est mort empoi-

sonné. C'est ainsi que les villageois se sont vengés de son père qui a organisé la grande collecte du sang, dix ans plus tôt. Le mot d'ordre avait été lancé : pour devenir riche, il suffisait de vendre son sang... Entre les villages et les districts, une concurrence jusqu'à l'anémie. Dans toute la plaine du Henan, le sang a coulé pour une vie meilleure, pour de nouvelles maisons, de beaux mariages et des routes goudronnées. Mais depuis, une fièvre étrange s'est abattue sur les habitants comme un vol de criquets. Les uns après les autres, ils se recroquevillent et flétrissent. L'odeur de la mort a remplacé l'odeur du sang. Devenu l'homme le plus riche du village, le père de Qiang vend des cercueils et arrange des mariages dans l'au-delà entre morts célibataires.

Le livre de Yan Lianke est le roman du retour d'un rêve – ou de plusieurs. « *La maladie était cachée dans le sang comme mon grand-père était enfoui dans son rêve*. » Le vieux Ding Shuiyang est l'homme le plus cultivé du village. Derrière les bâtiments de l'école qu'il a longtemps dirigée, il enterre son petit-fils avec des livres de contes et

deux dictionnaires. Comme le village n'a plus de chef, c'est à lui que les autorités s'adressent quand la maladie est enfin reconnue. Dans ses rêves, il voit le sang qui coule à la place des rivières, qui jaillit au fond des puits comme des fontaines. Il entend aussi son petit-fils qui l'appelle à l'aide. Autour de lui, dans l'attente de la mort, les vivants sont comme des animaux.

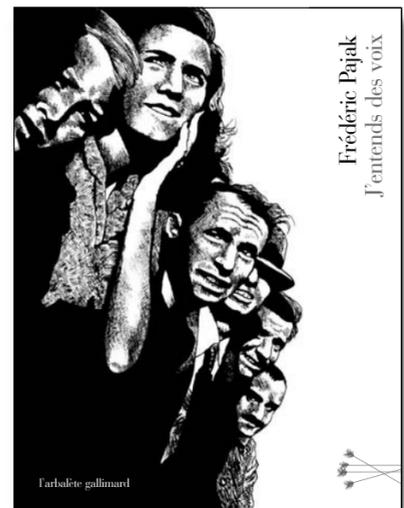
Traversé par l'électricité d'un chagrin sans remède, le village oscille entre le sang et la parole. Derrière les conventions sociales, une bête féroce mais vivante est tapie – qui appelle encore une fois le sang, le sexe, la vengeance et le meurtre. Le vieillard est le pharaon du village des Ding : dans son rêve, sept beaux épis bien pleins sont engloutis par sept épis maigres rousis par le vent d'est. Ou presque, et c'est tout comme.

Dans la postface du *Rêve du village des Ding*, Yan Liang écrit que « l'écriture de ces quelques deux cent mille caractères [...] a usé [sa] vie, [qu'] elle a diminué [son] espérance de vie ». On le croit volontiers, mais cela valait la peine. ■

NILS C. AHL

Frédéric Pajak

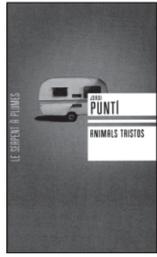
J'entends des voix



"Frédéric Pajak dessine autant qu'il écrit ses histoires, ses pensées et ses rêves. Comme si le dessin avait pour lui la vertu éminente d'exprimer avec le plus d'éloquence et d'immédiateté cette tonalité souveraine, sombre et infiniment féconde de l'âme : la mélancolie."

Patrick Kéchichian, *Le Monde des Livres*l'arbalète  
Gallimard

ZOOM



**ANIMALS TRISTOS**, de Jordi Puntí. Il n'aime pas « la façon paisible dont les souvenirs meurent », et moins encore « la docilité avec laquelle ils se laissent

pêcher quand nous en avons besoin ». Ce propos d'un des animaux tristes de cet ouvrage résume ce qu'ils ressentent quand l'amour se désagrège, se décompose lentement sous les effets de l'infidélité brutale ou de la routine pernicieuse. Le chagrin d'amour, ses origines et ses séquelles, cela a inspiré bien des auteurs pour le meilleur et le pire de la production romanesque. S'il faut entrer dans les récits qui, ici, s'entrecroisent pour le meilleur, c'est que Jordi Puntí a un rare talent pour décrire les bonnes et mauvaises fortunes de la vie de couple et le souvenir des amours anciennes, abandonnées ou arrachées, et qu'il a ce don d'une narration qui embellit les situations les plus simples, cet art de les suggérer par fines touches qui laissent sa part à un humour en demi-teinte. P.-R. L.

Traduit du catalan par Mathilde Bensoussan. Le Serpent à plumes, 216 p., 21 €.

**LE VENDEUR DE NIDS D'HIRONDELLES**

Les sinophiles de toute espèce, les acharnés comme les dilettantes, connaissent le rigoureux travail de laboratoire des éditions Bleu de Chine et de Françoise Naour. Dans cette anthologie de belle facture, un texte sort du lot, presque un petit roman : *La Disparue*, de Bei Bei. Les autres nouvelles sont plus qu'intéressantes, comme de petits animaux pleins d'une vie franchement prometteuse, mais *La Disparue*, c'est autre chose. Pourtant ça n'a l'air de rien : la femme de Li Fugui est partie avec le menuisier, voilà tout. Mais Li Fugui donne à son rustique désespoir des allures de guerre de Troie dans un verre d'eau qui valent bien le détour. N. C. A. Anthologie de nouvelles traduites du chinois et éditées par Françoise Naour, éd. Bleu de Chine, 214 p., 19,60 €.

La vraie-fausse biographie d'un travailleur pauvre du début du XX<sup>e</sup> siècle, occasion d'un hymne à la nature

# La cendre et la terre nue

Mutilée, saccagée, modifiée par l'homme, la nature, ces temps-ci, se venge dans le roman, comme une racine coupée qui, sans qu'on s'y attende, resurgirait plus loin, intacte et vigoureuse. L'art n'imité pas la nature : c'est elle qui, proliférant sur le terreau de l'imaginaire, devient de plus en plus souvent, non le cadre, mais la texture même de la matière romanesque. Ouvrez au hasard quelques ouvrages récents. Les chroniques boréales du Danois Jorn Riel, par exemple (1). Vous vous y promenez allégrement sur le permafrost groenlandais, vous parcourez des kilomètres de banquise en compagnie de paysans ou de trappeurs, vous entrez vous réchauffer dans une cabane de chasse aux murs couverts de peaux de bœuf musqué : à chaque page, le paysage, les éléments, façonnent le comportement et la psychologie des personnages au point que vous rencontrez même des hommes qui « roucoulent dans le langage des pigeons ». Même osmose dans *Chien brun*, de Jim Harrison, où vous

**RÊVES DE TRAIN (Train Dreams)** de Denis Johnson.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent, Ed. Christian Bourgois, 140 p., 15 €.

et ses déserts gelés (3). L'auteur, Sjon, qui est aussi parolier de Björk, nous y invite à une féroce partie de cache-cache entre un chasseur et une renarde « au pelage roux comme la lande ». Et le trouble est sans cesse entretenu : où se trouve l'étincelle d'humanité, dans la pupille de la bête aux aguets ou dans celle de l'homme borné, statufié par la glace et le vent ? Ou passe la frontière entre nature et culture ?

On pourrait ainsi multiplier les exemples, sans oublier tous les Nordiques – d'Arto Paasilina à Torgny Lindgren – qui s'illustrent déjà aussi dans ce registre. Sans oublier le beau livre du Norvégien Per Petterson, *Pas facile de voler des chevaux*, sorti cet automne (4). Bref,



« Grasses » (herbes), 1981, tirage chromogénique. EDWARD BURTYNSKY, TORONTO/GALERIES TONI TAPIES, BARCELONE, STEPHANE RÖPKE, COLOGNE, ET FLOWERS EAST GAZLLERY, LONDRES

si cette veine continuait de se développer, on ne serait pas surpris de voir éclore un Salon de la « littérature de nature », de même que la littérature dite « de voyage » a ses adeptes et ses rendez-vous.

**Troublante communion**

Il conviendrait alors de faire une place d'honneur au dernier livre de Denis Johnson, *Rêves de train*. Ce livre concis et poétique sent la morille et le bois calciné. C'est une fable transpercée par les hurlements des loups et les jappements des coyotes en délire, un hymne à l'odeur âcre des épicéas géants que des bûcherons loqueteux débitent en billes, là-bas, au fin fond de l'Ouest américain, pour construire, au péril de leur vie, des ponts de chemin de fer en équilibre au-dessus des canyons. Denis Johnson – qui est né en Allemagne en 1949 et vit aujourd'hui dans l'Idaho – était surtout connu comme l'auteur de *Jesus' Son* (éd. Christian Bourgois, 1996, finaliste du National Book Award [5]). On le découvre ici en vrai-faux biographe d'un certain Robert Grainier, tra-

vailleur pauvre du début du XX<sup>e</sup> siècle dont on ne saura jamais très bien qui il est et d'où il vient, tant l'auteur multiplie les pistes dans l'histoire, comme s'il voulait égarer son lecteur dans l'épaisse forêt du sens.

Il y a l'histoire d'une malédiction lancée par un Chinois, une belle scène tendre dans une prairie de boutons d'or, la femme et la fille disparues dans un incendie, le travail jusqu'à l'épuisement, l'impossible deuil, les cabanes, l'errance... Il y a surtout une sorte de rédemption dans une troublante communion avec la terre brûlée, la cendre, le ciel noir et les nuages roses, les arbres renaissants et l'éternel retour. Tout cela se croise et se recroise pour donner un récit souvent étrange où l'auteur joue avec les « états limites et les frontières psychiques » de son personnage. Les rapports fantastiques de Grainier avec les loups sont-ils des métaphores ou des hallucinations ? L'enfant a-t-elle survécu en devenant une « fille louve » ? Et pourquoi, « quand il fait noir et que la lune est pleine », voit-on « des créatures que Dieu n'a pas

créées » ? On oscille entre la fable, le mythe et le poème. On voit, on sent, on a froid, on a peur : d'un côté, des émotions premières, comme dans un récit des commencements. De l'autre, la construction du chemin de fer, la déforestation, l'irruption de la modernité. C'est dans la tension entre ces deux pôles que se déploie le roman. Un roman qui vous emporte loin dans le silence et dans l'azur. ■

FLORENCE NOUVILLE

- (1) Le Canon de Lassellille, traduit du danois par Susanne Juul et Bernard Saint-Bonnet, éd. Gaïa et « 10/18 », 2005.
- (2) L'Été où il faillit mourir, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent, éd. Christian Bourgois, 2006.
- (3) Traduit de l'islandais par Eric Boury, Rivages, 122 p., 11 €.
- (4) Traduit du norvégien par Terje Sinding, Gallimard, 184 p., 16,50 €.
- (5) Tous les livres de Denis Johnson sont publiés par Christian Bourgois. Des Anges reparait dans la collection de poche, « Titres », 302 p., 8 €.

## Percival Everett : le Grand Ouest dans les frontières d'un ranch

**BLESSÉS (Wounded)**

de Percival Everett.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Laure Tissot, Actes Sud, 272 p., 20 €.

Le monde des cow-boys n'est plus ce qu'il était, ou plutôt n'a jamais été ce que l'on croyait : celui de redresseurs de torts et d'irrésistibles hommes à femmes, tout ce qu'il y a de plus blanc. Leur aura s'est ternie depuis longtemps, comme celle de John Wayne dans *La Prisonnière du désert* de John Ford. Leur virilité de séducteurs impénitents flirte avec l'homosexualité et l'homophobie dans *Le Secret de Brokeback Mountain*, d'Annie Proulx, porté à l'écran en 2005 par Ang Lee.

A son tour, l'écrivain américain Percival Everett regarde leur univers d'un

autre œil, en leur faisant cadeau d'un nouvel héros dans son dernier roman, *Blessés* : un « chuchoteur » de chevaux noir du Wyoming, seul propriétaire de ranch afro-américain de la région, que plusieurs tragédies bien senties vont peu à peu sortir de son isolement et de ses gonds, dans un grand Ouest contemporain plus hostile qu'il ne semble.

Ce John Hunt, quadragénaire diplômé, retiré dans son ranch depuis son veuvage, en compagnie de son oncle Gus plus âgé, n'ignore pas son statut de curiosité locale. Mais il le croit tempéré par sa coexistence bienveillante avec les autres habitants, éleveurs indiens, petits commerçants et shérif compris. Aussi s'applique-t-il à mener une existence anodine, scandée par le dressage des chevaux et le travail au ranch, tout juste troublée par une attente pour sa voisine Morgan et son

attachement viscéral à la région : « Je ne portais pas forcément grande affection à l'histoire de la population, et aucune au mythe de cet Ouest qui n'avait jamais eu d'existence. Mon amour, c'était la terre. Et peut-être ce qu'elle changeait en chacun de ses habitants. » Rien qui puisse cependant aller contre la violence révélée dans cet univers par le meurtre d'un jeune homosexuel au seuil de la saison hivernale. Ce drame en annonce d'autres encore, calqués sur des faits divers homophobes ayant marqué l'opinion publique américaine ces dernières années.

**Vision artisanale du monde**

Finies la satire appuyée et la farce parfois débridée des précédents romans d'Everett, du moins ceux traduits en France : le très bon *Effacement* à la structure agile, à la tonalité et au propos complexes qui le fit

connaître, et *Désert américain*, épopée grotesque d'un mort-vivant bringueballé entre la Californie et le Nouveau-Mexique. Dans le quatorzième roman de ce prolifique écrivain, lui-même propriétaire d'un ranch en Californie du Sud, où il enseigne la littérature à l'université après des études de lettres et de philosophie, cet humour s'est fait discret au profit d'un récit grave, linéaire, sans invraisemblances ni folles parodies. Everett conserve néanmoins d'effacement l'attention aux gestes humbles et quotidiens, et sa vision artisanale du monde, porteuse d'humanité : faire, défaire une clôture, échanger quelques mots de bienvenue, de conseils ou de reproches dans un univers de taiseux. Effet réussi : apprivoisé dans ces moments domestiques du roman qui préparent aux scènes de crises et d'action, le Grand Ouest est subitement réduit aux limites rassurantes

du ranch, chaude portion d'univers prélevée – en vain – sur les terres d'un hiver brutal.

Par la dévastation de cette paix, John Hunt, le narrateur, semble prendre conscience d'une identité et d'un rôle social propres. Ils ne sont pas liés à une culture afro-américaine ou à un quelconque mythe de l'Ouest, mais à une croissante sympathie pour ceux que l'intolérance prend comme victimes, comme si Everett pointait volontairement, encore une fois, les clichés attendus sur ces terres et ces personnages. Trop volontairement, peut-être : malgré son refus du happy end, *Blessés* paraît parfois artificiel, peut-être à cause de la symbolique appuyée – la grotte sombre où le veuf enfin amoureux s'aventure – entre les détails réalistes et ce souci finalement voyant de ne pas laisser son personnage trop en dire. ■

FABIENNE DUMONTET

**les nouveautés de la revue HERMÈS**

46 ouvrages 820 auteurs

Directeur de la publication : DOMINIQUE WOLTON

À paraître en 2007 :

- Hermès 47, Paroles publiques : communiquer dans la cité
- Hermès 48, Racines oubliées des sciences de la communication
- Hermès 49, Traduction et communication

**RITUELS**

43

**ÉCONOMIE ET COMMUNICATION**

44

**FRACTURES DANS LA SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE**

45

**ÉVÉNEMENTS MONDIAUX REGARDS NATIONAUX**

46

# La méthode globale de Pierre Bayard

S'interrogeant sur la façon de parler des livres qu'on n'a pas lus, l'essayiste défend une pratique volage et indisciplinée de la lecture

**L**e lecteur du dernier essai de Pierre Bayard serait mal inspiré de prendre à la lettre l'option qu'il défend et dont le titre, même sous sa forme interrogative, résume brutalement la teneur. Ce titre, il ne faut cependant pas l'entendre comme un énoncé moqueur ou cynique. Provocateur, il constitue un sérieux motif de réflexion, de mise en alerte. Un esprit critique avisé est donc requis – pour ce livre comme pour tous les autres livres vers lesquels notre désir, notre intuition ou notre intérêt nous portent chaque jour. Et, d'ailleurs, considérons comme une indication utile le nom de la collection où l'ouvrage paraît : « Paradoxe » (1).

La confiance de Pierre Bayard, à la première ligne de son livre, n'est pas anecdotique ou fortuite : il vient d'un milieu « où on lisait peu ». Ne pas être un « héritier », c'est-à-dire se trouver d'abord en situation d'étranger face à la culture livresque, donne à celle-ci la possibilité de se développer, de fleurir singulièrement, d'une manière libre et non académique. C'est donc d'une « expérience » qu'il s'agit. Une expérience dont le but est de se « délivrer de l'image oppressante d'une culture sans faille, transmise et imposée par la famille et les institutions scolaires, image avec laquelle nous essayons en vain toute notre vie de venir coïncider ».

**COMMENT PARLER DES LIVRES QUE L'ON N'A PAS LUS ?**  
de Pierre Bayard.

Ed. de Minuit, « Paradoxe », 164 p., 15 €

aussi psychanalyste, ce qui n'est pas indifférent – et à laquelle il apporte une réponse plurielle, et parfois surprenante. Une réponse qui accepte notamment d'affronter cette « honte » spécifique propre aux milieux réputés cultivés : celle d'avoir à émettre une opinion un jugement, une pensée articulée à propos de livres que l'on n'a pas lus vraiment, ou complètement ; ou au moins de savoir en parler couramment avec ses pairs, en société ou devant des étudiants à partir d'une connaissance partielle.

Ainsi se constituent des flux entiers de discours – qu'ils soient de simple conversation, d'enseignement ou de critique – balisés par des références obligées qui sont autant de signes de reconnaissance. Assemblées, mises en relation, ces références forment une sorte de « bibliothèque virtuelle » dans laquelle l'amateur circule avec aisance, sans arrêt prolongé sur l'un ou l'autre des volumes, se contentant d'une « vue d'ensemble » – le mot est emprunté à Musil, qui met en scène un bibliothécaire se vantant de ne lire aucun des livres dont il a la char-

ge : « ce qui compte dans chaque livre, commente Bayard, étant les livres d'à côté », et « tout discours glissant d'un livre à un autre ». « La culture, souligne-t-il encore, est d'abord une affaire d'orientation. Être cultivé, ce n'est pas avoir lu tel ou tel livre, c'est savoir se repérer dans leur ensemble, donc savoir qu'ils forment un ensemble et être en mesure de situer chaque élément par rapport aux autres. »

## Fécondité de l'oubli

Pour appuyer son argumentation, Pierre Bayard invoque lui-même beaucoup d'auteurs – de Musil et Valéry (qui avait salué l'œuvre de Proust en avouant l'avoir « à peine » lu) à David Lodge et Umberto Eco, tous cités librement, jusqu'à prolonger leurs intuitions dans des directions qu'ils n'avaient pas forcément eux-mêmes explorées... D'ailleurs, avec Montaigne, l'auteur défend l'idée de la fécondité de l'oubli et de toute « cette connaissance fragile et temporaire » qui accompagne un certain exercice de la lecture : « Que les livres ne soient pas seulement liés à la connaissance mais aussi à la perte de mémoire, voire d'identité, est un élément qui doit demeurer présent à toute réflexion sur la lecture. » Avec Oscar Wilde, il aborde plus directement la question de la critique qu'il s'agit de « protéger contre l'emprise de l'œuvre », cet « objet hallucinatoire fugace », « œuvre fantôme apte à attirer toutes les projections »... On touche évidemment là aux limites de l'exercice et du paradoxe.

Le but de Bayard n'est donc pas du tout de dénoncer une imposture, mais de défendre et promouvoir une pratique volage, indisciplinée, de la lecture. Pratique donnée à tort, selon lui, pour honteuse et inavouable. A la fin de son essai, toujours à propos de Wilde qui parle de la critique comme de « la seule forme admissible d'autobiographie », il avance la notion, séduisante, de « livre intérieur ». C'est ce livre qui serait la finalité légitime de l'« amoncellement hétéroclite de fragments de textes, remaniés par notre imaginaire... » Un peu à l'image d'un processus analytique qui vise à « assurer notre cohérence intérieure ».

On pourra objecter à cela qu'un livre est, pour chacun de ses lecteurs, le porteur d'une altérité, et qu'il s'agit moins de s'approprier une parole que de l'accueillir, moins de « devenir soi-même créateur » que d'élever l'acte de lire ( et d'enseigner, de critiquer ) au rang d'une vocation, presque d'un art. Mais au-delà de cette réserve, le livre de Pierre Bayard nous invite, avec pertinence, à lutter contre l'un des versions sournoises de ce que Jean Paulhan nommait la « terreur dans les lettres ». ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Pierre Bayard a publié huit livres dans cette collection.



ILLUSTRATION DE JESSY DESHAÏS

## David Lodge, Henri Godard et Dominique Fernandez éclairent le roman

**DANS LES COULISSES DU ROMAN**  
(The Year of Henry James)  
de David Lodge.

Traduit de l'anglais par Marc Anfreuille  
Rivages, 328 p., 21,50 €.

**LE ROMAN MODES D'EMPLOI**  
d'Henri Godard.

Gallimard, « Folio Essais », 358 p., 9,20 €.

**L'ART DE RACONTER**  
de Dominique Fernandez.

Grasset, 604 p., 22,90 €.

**Q**ui décide de ce dont parlent les journaux littéraires ? Détrompez-vous, ni les journalistes ni leurs directeurs. Le calendrier. C'est-à-dire les éditeurs ? On se doute que c'est plus compliqué. Pour aller vaguement droit au but, disons : l'air du temps, le *Zeitgeist* (pour ne pas dire la mode et ses contre-modes). David Lodge, romancier à succès, prolifique, britannique, universitaire, intellectuel patenté, essayiste précis, talentueux, critique influent, donne de l'esprit du temps un récit réellement intéressant, instructif et amusant (hélas traduit sans grâce). Tout à fait impensable dans les mœurs littéraires françaises, ce récit dit vraiment tout ce qu'on souhaite savoir sur la cuisine du roman et sur ce qui se passe dans la tête du cuisinier

quand il voit les chroniqueurs gastronomiques manger son plat en le comparant à un autre, servi par un concurrent plus jeune.

En termes académiques, cela pourrait s'appeler un récit de genèse accompagné d'une réflexion générique et qui inclut le récit d'une réception, fait par l'auteur lui-même. Comment un roman a été écrit, et pourquoi ; comment il a été reçu et comment l'auteur a vécu l'écriture d'un livre et sa lecture des critiques dans une période donnée de l'art littéraire et du marché qui le produit et le reçoit.

### « Zone d'ironie »

C'est qu'il est arrivé à David Lodge une mésaventure avec son roman *L'Auteur ! L'Auteur !* (Rivages, 2005). Le protagoniste en est Henry James et le sujet l'amitié de celui-ci avec le dessinateur célèbre et (secondairement) écrivain George Du Maurier, amitié mise à l'épreuve par le succès que remporte un roman de Du Maurier rapidement transformé en triomphe par son adaptation sur scène, alors que lui, le romancier reconnu mais qui n'a jamais connu le succès populaire, ramasse un bide cruel en s'essayant au théâtre. La « zone d'ironie » de ce roman – notion chère à Henry James – se prolonge dans la fortune du livre – au sens de destin. Presque en même temps sont publiés deux autres romans d'écrivains connus qui ont aussi pour personnage Henry James : *Le Maître*,

de Colm Toibin, qui couvre les mêmes années de la vie de l'écrivain, et *La Ligne de beauté*, d'Alan Hollinghurst, dont le héros prépare une thèse sur James. Une avalanche qui fait de 2004 « l'année Henry James » en dehors de toute commémoration.

Pensez, au Royaume-Uni, trois romans quand n'existe qu'un seul prix qui ait une répercussion médiatique nationale, le Booker Prize ! Concurrence où il ne peut y avoir qu'un gagnant (ce fut *La Ligne de beauté*, en 2004) sans toutefois que le perdant connaisse un « échec fracassant » comme l'avait été en son temps l'unique pièce de Henry James. Au terme d'une longue et subtile réflexion, David Lodge conclut qu'il s'agissait d'« une coïncidence qui avait longtemps attendu son heure ».

Cristallisant sur la figure d'écrivain pur de Henry James, romancier et critique, elle révèle que « le roman biographique – celui qui prend une personne réelle et son histoire comme sujets d'une exploration imaginative, en utilisant les techniques narratives qui sont celles de la fiction pour représenter la subjectivité, plutôt que le discours objectif, fondé sur des preuves, qui est celui de la biographie – est devenu un cours des dix dernières années environ une forme littéraire très en vue, surtout celui qui s'intéresse à la vie des écrivains ».

C'est à une conclusion du même type que mène, par d'autres voies – celles d'un essai synthétique sur le roman français du XX<sup>e</sup> siècle, de *Paludes*, d'André

Gide, à *La Vie mode d'emploi*, de Georges Perec –, le critique universitaire Henri Godard, spécialiste de Céline et de Malraux, avec *Le Roman modes d'emploi*. Il montre qu'en France, depuis Flaubert, le roman a avancé toujours par la contestation critique du genre tel qu'il est pratiqué par un grand écrivain prédécesseur. Ainsi Gide se construit en portant à la dérision par sa radicalisation l'idée flaubertienne d'« un livre sur rien ». Proust invente par révolutions successives le roman autobiographique sans aller jusqu'au bout de l'identification du narrateur à l'auteur, etc., jusqu'à Georges Perec, qui réintroduit la fiction narrative dans une forme joueuse et expérimentale de l'autographie.

### « Étonnement d'être au monde »

En fait, le roman, pour Henri Godard, seul le lecteur en fait l'expérience dans sa pureté, qui est découverte d'un monde, et il donne raison à Georges Bataille écrivant, de façon surprenante pour les modernes qui s'en réclament : « Un peu plus ou un peu moins, tout homme est suspendu aux récits, aux romans, qui lui révèlent la vérité multiple de la vie. » Par-delà les personnages, les péripéties, les descriptions qui prennent des parts diverses dans le roman, c'est toujours au romancier que nous avons affaire, celui qui donne une forme à « notre étonnement d'être au monde », dit le critique.

On le suit moins quand il affirme qu'« aujourd'hui les polémiques sont ter-

minées ». Il suffit de lire le superbe essai que Dominique Fernandez place en ouverture de son très riche recueil *L'Art de raconter*, « Flaubert ou Stendhal ? » pour comprendre que, écrivain ou critique, il faut choisir entre être du côté du style, cette négation de la vie, ou du côté de la vie, qui est joie et souffrance, spontanéité, improvisation. D'un côté l'horreur de *Salammbô*, ce monstre de marbre, sculpté comme une science, de l'autre *La Chartreuse de Parme*, ce rêve d'une vie italienne, passionnée, opératique. Fernandez, on s'en doute, a choisi, sans doute par amour de la musique, contre son contemporain Robbe-Grillet, le honni dont il ne prononce (presque) jamais le nom. Le roman continue, le débat aussi. Voir la discussion sur Christine Angot et sa petite histoire, opposée à Jonathan Littell et la grande, autofiction parisienne contre roman épique à la première personne promis à un succès mondial, beau sujet pour un David Lodge français. ■

MICHEL CONTAT

Signalons aussi la réédition d'*Introduction à la vie littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle*, de Jean-Yves Tadié (Pocket, 222 p., 6,60 €). De David Lodge, *La Vérité toute nue*, pièce de théâtre traduite par Armand Eloi, suivie de *La Mort de Diana*, réflexion traduite par Marc Amfreville (Rivages, 118 p., 12 €), et aussi la réédition de *L'auteur ! L'auteur !* en Rivages-Poche (522 p., 9 €).

## Une introduction à la pensée religieuse nippone Esthétique du Japon

**LE DÉVELOPPEMENT D'UNE LOGIQUE DE LA NÉGATION DANS L'HISTOIRE DE LA PENSÉE JAPONAISE**  
(*Nihon shisōshi ni okeru hiteino ronri no hattatsu*)  
de Saburō Ienaga.

Traduit du japonais et préfacé par Bruno Smolarz et Hiroshi Matsuzaki éd. La Toison d'or (4, rue du Pré-aux-Merles, 94360 Bry-sur-Marne), 170 p., 15 €.

Cet essai de l'historien Saburō Ienaga est une introduction lumineuse et essentielle à la pensée religieuse et à l'esthétique du Japon. Mort en 2002 à l'âge de 89 ans, Ienaga avait réuni en 1940 plusieurs brèves études sur ce qu'il appelait le « développement d'une logique de la négation », pour désigner l'évolution du sentiment religieux qui conduisit à la mise en cause de la réalité du monde, sous l'influence du bouddhisme, introduit au Japon au VI<sup>e</sup> siècle par le prince Shōtoku, qui connut un épanouissement particulier au XIII<sup>e</sup> siècle.

La pensée bouddhiste, opposant au monde humain faillible et susceptible d'illusion un au-delà où les fautes pouvaient être purifiées et amendées, devait avoir un impact considérable sur la conception des artistes et, bien entendu, sur le mode de vie. Ienaga, dans ses écrits, a toujours tenu à donner à l'art une place prépondérante pour expliquer des phénomènes historiques parfois abusivement rattachés par les historiens à des causes d'ordre économique, social ou politique.

Bien qu'il ait publié de nombreux essais plus généralistes (sur la peinture, sur la civilisation, sur la littérature japonaises), c'est dans ce bref essai que l'on peut trouver les raccourcis les plus remarquables qui non seulement donneront une idée concise et juste des grandes options esthétiques de la littérature japonaise, mais apporteront des réponses aux amateurs du Japon qui s'interrogent sur l'organisation des jardins, sur la cérémonie du thé, sur le nô, par exemple.

Sans simplification, Ienaga met en relation la pensée de la négation avec certains passages des grands romans du milieu de l'époque de Heian (794-1192), avec certains poèmes classiques (les *waka*) ou avec la perception et la conception des paysages.

Avant de mourir, Ienaga avait eu la satisfaction de gagner le procès qu'il avait intenté à l'Etat japonais contre la censure d'un de ses manuels d'histoire. Il lutta durant les dernières années contre le négationnisme officiel et pour la liberté d'expression. ■

RENÉ DE CECATTY

Marie-Anne Matard-Bonucci publie une étude remarquable sur l'antisémitisme d'Etat du régime fasciste

# Le cauchemar des juifs d'Italie

C'est l'une des pages les plus sombres de l'histoire du fascisme italien. Ce n'est pourtant pas la mieux connue. Notamment en France, où l'on cite souvent en exemple la protection dont bénéficièrent les juifs dans la zone occupée par les Italiens entre novembre 1942 et septembre 1943, cette période où l'on vit des carabinieri empêchant des policiers français d'arrêter des juifs pour les livrer aux Allemands. Mais on oublie parfois que ce qui fut une réalité en France et dans les autres pays occupés par l'Italie (Yougoslavie, Grèce) ne l'était pas de l'autre côté des Alpes, où les juifs étaient traités comme des parias.

Longtemps délaissée par les historiens, la politique antisémite conduite par le régime fasciste à partir de 1938 fait l'objet, depuis une quinzaine d'années, de relectures iconoclastes. C'est tout le mérite du passionnant ouvrage de Marie-Anne Matard-Bonucci que d'offrir enfin au public français une synthèse de ces travaux, enrichie de recherches inédites dans les archives italiennes. Les conclusions sont sans appel. Elles remettent en cause l'idée d'une législation imposée par l'Allemagne nazie, appliquée avec indulgence et rejetée en bloc par un peuple soi-disant immunisé contre l'antisémitisme.

Pour les juifs d'Italie, 1938 marque bien le début d'une véritable descente aux enfers. Fasciné par la capacité qu'ont les nazis de mobiliser les masses, Mussolini, au pouvoir depuis seize ans,

cherche à « donner un nouvel élan à la révolution fasciste ». Après la conquête de l'Ethiopie en 1935 et la participation à la guerre d'Espagne, à partir de l'année suivante, le Duce mise désormais sur l'antisémitisme pour « relancer la machine totalitaire ». Et fait « du » juif le « négatif de l'homme nouveau italien »

que le fascisme se promet de façonner (1). La surprise est d'autant plus vive que le dictateur s'est toujours gardé de fustiger une communauté loyale, dont 20 % des membres adhèrent au parti, soit trois fois plus que la moyenne des Italiens.

En quelques mois, environ 50 000 individus sont ainsi mis au ban de la société. Les juifs naturalisés après 1919, déchus de leur nationalité, subissent le même sort que leurs coreligionnaires étrangers, sommés de quitter le pays dans les six mois. Les juifs italiens ne sont guère mieux lotis, sauf quelques milliers d'entre eux, anciens combattants, membres historiques du parti fasciste ou chanceux réussissant à obtenir des passe-droits de la part de fonctionnaires corruptibles. Toutes les administrations sont épurées. Avec une célérité particulière dans l'éducation nationale où, dès la rentrée, élèves et professeurs juifs

sont mis à l'écart. La saignée est très nette à l'Université, où près d'un professeur sur dix perd son poste.

Aucun secteur n'est épargné. L'exercice des professions libérales est encadré et certains métiers – banque, assurance, notariat – sont carrément interdits aux juifs, qui perdent au passage le droit de diriger des entreprises de plus de cent salariés. Logique totalitaire oblige, l'Etat s'immisce dans la vie privée en interdisant les mariages entre juifs et non-juifs. Le fantasme d'une Italie où toute présence juive aurait disparu conduit enfin à la « déjudaisation » de noms de rues, à l'élimination des juifs des annuaires téléphoniques et à la disparition de leurs avis de mariage et de décès sur les murs des villes et dans la presse.



**L'ITALIE FASCISTE ET LA PERSÉCUTION DES JUIFS**  
de Marie-Anne Matard-Bonucci

Perrin, 600 p., 24,50 €.

Sévérité des lois, rapidité de leur exécution : « *Le fascisme brûl[e] les étapes, accomplissant en cinq mois ce que [l'Allemagne] avait opéré en cinq ans* », remarque l'historienne, qui souligne le peu de résistances que suscite l'adoption de cette politique. Modèle de duplicité, Victor-Emmanuel III se dit solidaire des juifs tout en ratifiant les nouvelles lois. Et Pie XI, qui vient pourtant de condamner, en 1937, le racisme hitlérien dans l'encyclique *Mit brennen-*

*der Sorge* (Avec une brûlante inquiétude), se laisse convaincre de ne pas protester publiquement.

Les réactions du pape et du roi sont à l'image de celles du pays. Certes, l'Italie ne connaît guère de flambées de violence contre les juifs. Et, malgré les subsides de l'Etat, l'audience des pamphlets et des revues rédigés par le « *petit lobby des idéologues antisémites* » demeurera confidentielle. Mais les protestations resteront isolées. L'heure est plutôt à une froide indifférence, une insidieuse « *mithridatisation* » de l'opinion qui pousse les fonctionnaires, par devoir plus que par conviction, à s'acquiescer docilement de leur nouvelle mission. Et à ne regimber que pour le surcroît de travail généré pour l'occasion...

Après l'entrée en guerre de l'Italie, en juin 1940, la fraternité d'armes avec l'Allemagne fait de tout juif un suspect en puissance. Assignations à résidence et internements se multiplient. Le vrai tournant n'interviendra cependant qu'à l'automne 1943 quand les Allemands ramèneront Mussolini au pouvoir un mois et demi après sa déposition. Désormais repliés à Salò, au bord du lac de Garde, les derniers fascistes participent aux spoliations et aux rafles. Au total, près de 8 000 juifs d'Italie périssent dans le cadre de la « solution finale ». ■

THOMAS WIEDER

(1) Voir *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945)*, sous la direction de Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza, Fayard, 2004.

Les écrits de Robert de Caix, document capital sur la présence française au Proche-Orient entre 1919 et 1939

## Un Français face à l'« Orient compliqué »

**UNE TUTELLE COLONIALE Le Mandat français en Syrie et au Liban. Ecrits politiques de Robert de Caix,**  
de Gérard D. Khoury.

Belin, 496 p., 28 €.

Dans la lecture immédiate des événements, on devine toujours la présence de conseillers, stratèges et hommes de terrain, qui définissent pour les responsables politiques les lignes générales de l'action à suivre. De la confrontation de ces orientations sort la décision politique aux conséquences parfois des plus durables. Les néoconservateurs américains jouent ce rôle aujourd'hui et il faudra encore de nombreuses années pour pouvoir disposer de leurs documents de travail.

Dans le cas de l'impérialisme français au Proche-Orient dans les premières

décennies du XX<sup>e</sup> siècle, un nom s'impose : celui de Robert de Caix de Saint-Amour. Né en 1869, il a d'abord été un « publiciste » au *Journal des débats* et au *Bulletin de l'Asie française* avant de devenir un des négociateurs français pour le Proche-Orient à la Conférence de la paix, puis le secrétaire général du Mandat français et enfin le représentant permanent de la France à la Commission des mandats à la SDN.

**Impérialisme occidental**

Homme d'une grande intelligence, véritable écrivain politique, Robert de Caix sait aussi agir avec énergie. Son influence en tant que publiciste a été considérable. Gérard Khoury nous présente ici une anthologie de ses textes concernant la seconde partie de sa vie, celle du concepteur et de l'exécutant de la politique coloniale française. Sa copieuse introduction comprend une biographie de Robert de Caix, une étude

de son rôle politique et une réflexion plus générale sur les sociétés du Proche-Orient face à l'impérialisme occidental, qui est une importante contribution aux débats actuels.

Le lecteur peut ainsi suivre le négociateur bataillant avec T. E. Lawrence et l'émir Fayçal pour défendre les intérêts français au Levant. Il ne mâche pas ses mots. Lawrence est un « *arabomane illuminé et d'ailleurs, avec cela, une personnalité d'un charme étrange* », l'islamologue Louis Massignon un naïf « *qui se laisse prendre au mirage d'un panarabisme francophile* ». Il résultera de tout cela le choix fatidique d'une confrontation entre la France et le nationalisme arabe. La politique d'entente est une chimère et il faudra bien avoir recours à la force.

On suit ensuite l'administrateur lancé dans l'entreprise contradictoire de vouloir construire des Etats stables, tout en assurant la permanence des intérêts français. C'est le *nation building*

d'aujourd'hui. Robert de Caix cherche à s'appuyer sur les minorités, l'émiettement territorial et la francisation des élites : « *Un gouvernement représentatif et, même parlementaire, est un véritable champignon politique pour un pareil pays ; il ne peut être rempli que de la substance que notre autorité lui donnera. Des gouvernements ainsi constitués sont comme une baudruche incapable de tenir debout sans être gonflée de notre souffle.* »

On pourrait multiplier les citations de ce genre qui décrivent un tempérament. On doit remercier Gérard Khoury d'avoir fait ce minutieux travail de collecte de documents conservés jusque-là par la famille de Robert de Caix. Plus difficile a été certainement la sélection. Elle nous permet de mieux comprendre le rôle des puissances au Moyen-Orient entre 1919-1939, les problèmes de cette région et les impasses dans lesquelles s'enferme toute politique impériale. ■

HENRY LAURENS

## Ouvrir une fenêtre sur l'insensé

Curieuse époque, décidément. Les conflits s'aiguisent, les polémiques s'estompent. Les deux à la fois. Des fossés se creusent, de plus en plus profondément, dans une multitude de domaines – idéologiques, politiques, religieux. Malgré tout, calme plat dans la république des lettres. Finies les querelles, les grandes altercations, les engueulades d'antan. Autant de silences que de désaccords, telle est à peu près la situation actuelle. Cette uniformité de surface a presque entièrement évacué heurts et soubresauts. Comme si un béton lisse se trouvait épandu sur les confrontations.

Quelle joie, par contraste, de retrouver la verve tranchante de Castoriadis ! Voilà un penseur qui ne se contentait pas d'être unique et multiple – économiste, philosophe, psychanalyste, militant politique. Il était aussi polémiste, terrible et merveilleux, sans faux-semblants ni faux-fuyants. Aussi naturellement qu'il fut un des grands esprits de son temps, Castoriadis pourfendait ses adversaires du moment. Dix ans bientôt après sa disparition (il est mort le 27 décembre

1997), les évolutions en cours confirment bon nombre de ses analyses. En outre, sa stature théorique, au fil du temps, devient de plus en plus visible. Le petit volume, très accessible, qui paraît aujourd'hui devrait y contribuer aussi. Intitulé *Fenêtre sur le chaos*, ce livre réunit quelques conférences, entretiens et séminaires de 1978 à 1992. Thème central : la question de l'art.

Le diagnostic est cinglant : « *La culture contemporaine est, en première approximation, nulle* », « *la cote de la vulgarité monte tous les jours* », les œuvres sont remplacées par des produits. Côté bureaucratie stalinienne : culte de la laideur triomphante. Côté marché de l'art : contorsions futilités des avant-gardes. En quelques jugements sans appel, Castoriadis règle leur compte au mauvais goût planétaire et aux pamoisons pseudo-esthètes. Ce penseur de l'autogestion et des luttes pour l'autonomie, s'il tenait aujourd'hui pareils propos, passerait sans doute pour réactionnaire, chez les gardiens du vrai chic progressiste. Finkielkraut, qui soutient des positions fort semblables, en sait quelque chose.

Ces jugements renvoient à des interrogations plus fondamentales que les partis pris esthétiques d'un individu singulier. Castoriadis s'efforce de comprendre l'éclipse de l'art, et du seul qui vaille : le grand. Ce philosophe possède un sens aigu du chef-d'œuvre, il vit comme une évidence sa quasi-disparition contemporaine. Où donc trouve-t-on encore ces créations

**CHRONIQUE ROGER-POL DROIT**

absolues, énigmatiques dans leur perfection même, à cent coudées du tout-venant ? Nulle part. Qui, aujourd'hui, est comparable à Bach, à Rembrandt, à Shakespeare ? Personne. Pour établir ce constat, la réflexion aborde une question de fond : en quoi consiste une grande œuvre ?

Sa réponse est originale et intéressante : le chef-d'œuvre fait vaciller le sens habituel du monde, ébranle les certitudes instituées, révoque l'institution établie de la société. A chaque fois, selon des cas de

figure divers, il ouvre à la découverte de l'abîme. Le chef-d'œuvre, selon Castoriadis, fait donc entrevoir cet insensé qui nous habite comme individu et qui hante aussi le monde en sa totalité. Mais cette « *fenêtre sur le chaos* » est elle-même un monde, un cosmos humain obéissant à des règles, instaurant des formes cohérentes et organisées.

Telle serait l'énigme paradoxale de l'art : perturber le monde existant par la création *ex nihilo* d'un autre monde dont l'organisation donne à voir, comme par transparence, l'absence vertigineuse de tout sens. Pourquoi un tel dévoilement n'est-il plus à présent activement mis en œuvre ? Ou bien, si l'on préfère : comment comprendre que l'art se soit éclipié ? Les textes signalent le problème sans vraiment le résoudre. Sans doute faudrait-il, pour aller plus loin, se tourner vers cette « *panne de l'imaginaire* », mise en lumière par Castoriadis dans les années 1990.

Si l'on admet l'existence de ce temps d'arrêt, il convient d'ajouter qu'il pourrait prendre fin. Le chaos du réel n'a évidemment pas disparu. Rien n'interdit donc à jamais que s'ouvrent,

un jour, de nouvelles fenêtres sur l'insensé. Dire quand, comment, pourquoi serait hasardeux et illusoire. Mais une chose est sûre : si c'était le cas, on verrait que les œuvres ne sont pas ce qu'elles sont devenues – objets de distraction, gibiers de musée ou supports d'investissements. On retrouverait en elles des mondes perturbateurs, à la fois troublants et parfaits. Voilà qui est sans doute optimiste et naïf. Y a-t-il encore quelque chose ou quelqu'un à perturber ? ■

**FENÊTRE SUR LE CHAOS**  
de Cornelius Castoriadis.

Edition préparée par Enrique Escobar, Myrto Gondicas et Pascal Vernay. Seuil, 182 p., 18 €.

Signalons également *Introduction à Castoriadis*, de Jean-Louis Prat. Ce bref essai, qui vient de paraître, est principalement centré sur la pensée politique de Castoriadis, sa rupture avec le marxisme et sa fidélité au projet révolutionnaire par une démocratie radicale (La Découverte, « Repères » 128 p., 8,50 €).

L'œuvre fondatrice du psychiatre et psychanalyste Robert Stoller, théoricien de l'humaine perversion

# Le fantasme mis en actes

**LA PERVERSION. Forme érotique de la haine (Perversion : The Erotic Form of Hatred)** de Robert Stoller.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Couturier. Payot, « Petite bibliothèque », 298 p., 9 €.

Né à New York en 1925, Robert Stoller, psychiatre et psychanalyste, créa sur la Côte ouest, en 1954, la Gender Identity Research Clinic, véritable laboratoire de recherche sur la sexualité humaine. C'est là qu'il conceptualisa pour la première fois la notion de *gender* (genre) pour désigner le sentiment de l'identité sexuelle, par opposition au sexe, qui définit l'organisation anatomique de la différence entre le masculin et le féminin. De là naîtront les études contemporaines sur le genre (*gender studies*).

Pendant des années, il fut le seul clinicien à s'intéresser à toutes les formes de sexualité dites perverses, aberrantes, transgressives ou criminelles (fétichisme, sado-masochisme, échangeisme, transvestisme, exhibitionnisme, coprophilie, pédophilie, meurtres rituels, etc.), mais aussi aux transsexuels, considérés par la médecine mentale comme des sortes de monstres. En 1968, il publia à ce sujet un ouvrage admirable, devenu un classique, *Recherches sur l'identité sexuelle* (Gallimard, 1978), dans lequel, à travers de très nombreux récits de cas, il revisitait toute la théorie freudienne de la sexualité pour désigner clairement le

transsexualisme comme un trouble de l'identité sexuelle caractérisé par la conviction inébranlable d'un sujet d'appartenir au sexe opposé. Tout en montrant que ce trouble était purement psychique, Stoller ne s'opposait pas à l'idée du recours à la chirurgie. Mais surtout, au lieu de juger ou de classer, avec la froide objectivité d'un prétendu idéal de la science, il parlait de la souffrance des transsexuels, de leur vécu, de leur subjectivité. Aussi bien inversait-il radicalement le regard que la clinique avait porté sur eux depuis des lustres.

## « Race maudite »

C'est dans cette perspective qu'il commença à s'intéresser à la question de la perversion. Le terme portait en lui tout l'héritage ancien attaché à la notion de perversité : détourner, détruire, inverser la loi, jouir du mal, haïr les autres et soi-même. Depuis les grands travaux de la sexologie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les psychiatres avaient pris l'habitude – relayés par les psychanalystes – de considérer l'homosexualité comme la pire des perversions, du fait même qu'elle portait atteinte à l'ordre procréatif sans se manifester visiblement par des actes barbares. Appartenant à une « race maudite », l'homosexuel devait donc être soigné à défaut d'être traité comme un criminel.

Au moment où Stoller publie son livre sur la perversion, les homosexuels américains ont entamé une lutte contre la psychiatrie afin d'être déclassifiés du catalogue des perversions. Et du coup, la question se pose de savoir ce qu'est la perversion et qui peut être désigné comme pervers. Au lieu de proposer un nouveau



Place Blanche, Paris, début des années 1960. CHRISTER STRÖMHOLM/BVS/AGENCE VU

catalogue des comportements, Stoller démontre que la perversion existe bien en tant que structure spécifiquement humaine et que le monde animal en est exclu, n'en déplaise aux primatologues qui s'évertuent à qualifier de pervers un chimpanzé léchant une chaussure ou aux sexologues libertaires qui prétendent qu'aucun acte sexuel n'est pervers et qu'en conséquence la perversion n'existe pas.

Selon Stoller, la perversion n'est pas repérable dans des pratiques sexuelles déviantes, abjectes ou destructrices. Et encore moins dans l'homosexualité qui n'en est pas une en tant que telle. Forme érotique de la haine, elle serait plutôt un fantasme mis en acte et destiné à trans-

former en vengeance et en triomphe un ancien traumatisme infantile. Elle est donc induite par une éducation, souvent inconsciente, qui transforme un sujet en objet fétichisé et déshumanisé. Aussi bien la victime peut-elle alors devenir à son tour un bourreau.

Mais Stoller va plus loin. Il considère, à la suite de Freud, que la perversion est nécessaire à la société. D'une part parce qu'elle permet de distinguer la norme et la pathologie, le bien et le mal, la loi et l'inversion de la loi. De l'autre, parce que les pervers peuvent, par la sublimation, se découvrir autres que ce qu'ils croyaient être, ou encore devenir de grands créateurs

On comprend alors pourquoi Stoller

portait sur les psychanalystes de son époque un regard d'une férocité inouïe : « *Le psychanalyste s'adonne au discours sur la morale comme l'ivrogne à la boisson. Je n'ai nullement l'intention de me joindre à ces augustes censeurs du comportement sexuel qui se chargent de dire si la liberté sexuelle est bonne ou mauvaise pour la société ou qui se prononcent sur les lois et la façon dont elles devraient être appliquées pour garantir notre ordre moral.* » ■

ELISABETH ROUDINESCO

Signalons aussi le numéro 74 de la revue *Cliniques méditerranéennes* : « Transsexualité, déformation, déchirement », coordonné par Claire Nahon (nov. 2006, éd. Erès, 25 €).

## Une lecture en profondeur de quatre textes de l'écrivain pragois Kafka, « interprétation infinie »

**EXÉGÈSE D'UNE LÉGENDE Lectures de Kafka** de Stéphane Mosès.

Ed. de l'Éclat, 126 p., 10 €.

Le lecteur se tient devant l'œuvre de Kafka avec une admiration apeurée et muette. Il sait que des paroles essentielles, inouïes, sont dites sur la condition de l'homme, l'angoisse qui l'habite, le destin, etc. Il éprouve qu'une formidable machine à inventer et à imaginer, non dépourvue d'ironie, est en marche dans chacun des romans, contes et récits, ou fragments de récit, de l'écrivain pragois. Et, en même temps, il reste en souffrance d'une explication raisonnable qui répondrait à sa peur, ou à sa perplexité. Même si, depuis longtemps, la somme des commentaires a largement dépassé celle de l'œuvre elle-même. Sans jamais épuiser le sujet.

Dans l'introduction d'un essai lumineux et riche d'enseignements, qui dégage Kafka des grandes interprétations classiques – sciences de l'inconscient, sociologie, politique ou religion –, Stéphane Mosès cite cette

page datant de 1923 dans laquelle l'écrivain semble définir son art de la parabole : « *En fait, toutes ces paraboles signifient seulement que l'incompréhensible est incompréhensible...* » L'énoncé serait presque rassurant, mais Kafka ajoute aussitôt : « *... cela nous le savions déjà* ». Nous ne sommes donc pas très avancés. Puis il enfonce encore le clou : « *... les problèmes avec lesquels nous nous débattons dans notre vie de tous les jours sont des choses tout à fait différentes* ». Un divorce est donc à l'origine, et les énigmes sont sans solution.

### Herméneutique rabbinique

Mais cela ne signifie nullement que nous devons nous tenir sur un seuil, en état de sidération. Les histoires de Kafka, que Walter Benjamin définissait comme des « *contes pour dialecticiens* », s'offrent à notre perspicacité dans leur forme même, dans leur montage serré et maîtrisé, dans les méandres de l'argumentation. C'est par là qu'il faut commencer, et peut-être finir : lire pas à pas, suivre le mouvement des phrases et de la pensée, de la logique narrative. Pour cela, Stéphane Mosès,

connaisseur de l'herméneutique rabbinique, se fait guide, pour quatre récits, dont *La Métamorphose*. Les trois autres sont : *Le Silence des sirènes* (où il joue du mythe d'Ulysse tentant de résister au chant tentateur), *Le Prochain Village* (parallèle entre les lectures que Benjamin et Brecht firent de cette page), *Devant la loi* (fragment détaché du *Procès*, cette « *légende* » a suscité, rappelle l'auteur, « *une fascination sans égale* »).

La démarche de Stéphane Mosès est remarquable en ce qu'elle affronte la tâche d'une « *interprétation infinie* », qu'elle la revendique même. Les lectures qu'il propose respectent la lettre des textes, sans s'évader dans un au-delà douteux. C'est dans cette lettre, et dans l'infini de cette quête, que Kafka a mis tout son esprit : son génie. ■

P. K.

Signalons aussi la réédition revue et augmentée de *L'Ange de l'Histoire, essai que Stéphane Mosès consacra en 1992 à Franz Rosenzweig, Walter Benjamin et Gershom Scholem, penseurs de l'utopie messianique* (Gallimard, « Folio-Essais », 390 p., 7,70 €).

de cette œuvre et les inflexions de sa pensée. Au centre, il y a ce texte admirable, « *ligne de partage de l'œuvre* » et expression éloquente du malaise de la modernité, la *Lettre de Lord Chandos*, qui date des premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Masson établit notamment un parallèle entre le Monsieur Teste de Valéry et Chandos. Alors que le premier veut « *maîtriser absolument son cerveau et n'être que pure maîtrise* », l'expérience du second est d'abord « *sensible* » ; les facultés intellectuelles sont, par

elles-mêmes, impuissantes à en rendre compte. De même, tandis que Valéry définit l'altérité comme « *un objet de méfiance* », Hofmannsthal, lui, est possédé par le « *souci éperdu* » de rejoindre cette altérité. P. K. Verdier Poche, 384 p., 9,80 €. Il faut compléter la lecture de cet essai par celle, dans la même collection, de l'édition bilingue de l'intégralité des poèmes publiés par Hofmannsthal, traduits, annotés et présentés par Jean-Yves Masson (*Le Lien d'ombre*, 446 p., 9,50 €).

## ZOOM

**HOFMANNSTHAL, renoncement et métamorphose**

de Jean-Yves Masson. Jean-Yves Masson, qui, à partir de 1987, a contribué à faire connaître l'œuvre multiforme d'Hofmannsthal (1874-1929) en France, pense que le temps de la vraie réception du grand écrivain autrichien est venu. Remarquablement informé, justement « *engagé* », son essai envisage tous les aspects

## Philippe Besson Se résoudre aux adieux



Fascinant Besson. Il raconte le voyage de Louise pour vaincre sa douleur après une rupture amoureuse. La Havane, New York, Venise. Une valse à l'envers pour oublier la trahison, et l'écriture pour alléger la mémoire

Marianne Payot, *L'Express*

Tout est juste, parfait, pesé, aérien, sans convention ni redite. De la grâce et le sens des formules ciselées. Du grand Besson.

Joseph Macé-Scaron, *Marianne*

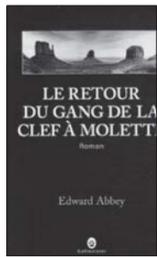
Pur et poignant. Pierre Vavasseur, *Le Parisien*

Expert dans l'art de fouiller les cœurs et les âmes, maître de l'analyse psychologique, romancier de l'empathie... Du grand Besson.

Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*

# Julliard

ZOOM



**LE RETOUR DU GANG DE LA CLEF À MOLETTE**  
d'Edward Abbey  
A droite, la tortue du désert, un animal pas très gros, mais doté d'une longévité

remarquable. A gauche GOLIATH, le super excavateur géant construit pour araser les déserts de l'Ouest américain. Qui va gagner ce combat inégal ? La tortue, bien sûr, mais il lui faudra tout de même l'aide d'une bande de joyeux saboteurs rassemblés autour d'Hayduke, qui ont décidé de recourir à l'action violente pour défendre l'environnement. Publié pour la première fois en 1990, au lendemain de la mort d'Edward Abbey (1927-1989), le livre constitue, avec *Le gang de la clef à molette*, publié en 1975, un véritable manifeste qui a durablement influencé tous les écrivains de l'Ouest américain et le premier polar écologique. G. Me.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Mailhos. Ed. Gallmeister, 416 p., 25 €.

**COUP POUR COUP**

De F. X. Toole  
Sa carrière littéraire aura été brève et fulgurante. Ancien boxeur, puis entraîneur, F. X. Toole a publié son premier livre à l'âge de 70 ans, un recueil de nouvelles, *La Brûlure des cordes*, contenant « Million Dollar Baby ». Porté à l'écran par Clint Eastwood, le film a remporté plusieurs Oscars en 2005. Mais F. X. Toole n'était plus là pour jouir de ce succès : il est mort en 2002 en laissant le manuscrit inachevé de cet unique roman, l'histoire d'un entraîneur de boxe qui a perdu toute sa famille, puis son petit-fils, dont il rêvait de faire un champion. Boxe et roman noir ont toujours fait bon ménage. Ils trouvent ici une sorte d'accord parfait dans ce que James Ellroy, dans la préface, qualifie de « symphonie inachevée qui s'éteint en mode mineur ». G. Me.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen. Albin Michel, 440 p., 22,90 €.

Les héros de Walter Mosley se débattent contre les inégalités raciales et sociales de la société américaine

# Melting pot blues

**NOIRS BAISERS (Cinnamon Kiss)**  
de Walter Mosley.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mireille Vignol. Seuil policiers, 300 p., 20 €.

**LUCKY BOY**  
de Walter Mosley

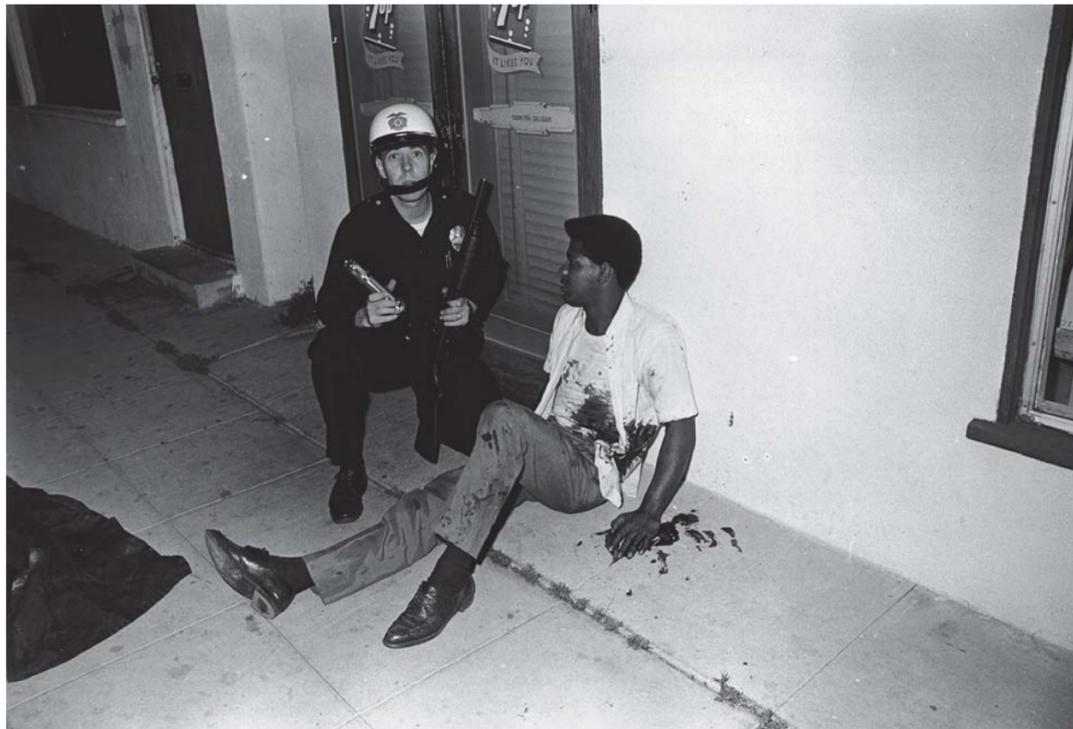
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michelle Herpe-Voslinsky. éd. Liana Levi, 336 p., 21 €. En librairie le 18 janvier.

Depuis *Le Diable en robe bleue*, son premier roman paru en 1990, Walter Mosley poursuit la chronique du quartier noir de son enfance à Los Angeles. Il avait 13 ans en 1965 lorsqu'y éclatèrent les émeutes de Watts. Ce qui le marqua le plus, ce n'est pas d'avoir été témoin des violences. C'est la réaction de son père, douloureusement partagée entre l'envie de prendre part physiquement à la révolte et le désir de rester dans la légalité.

Easy Rawlins, le personnage récurrent de Walter Mosley, semble avoir hérité de ce sentiment ambigu. Officiellement, il est détective privé et détient une licence en bonne et due forme délivrée par la police de Los Angeles. Il doit d'ailleurs la produire régulièrement, car qui pourrait prendre au sérieux un privé noir ? Par ailleurs, il travaille dans un collège, comme responsable de l'équipe des agents d'entretien. Pourtant, au moment où commence *Noirs baisers*, il s'apprête à attaquer un convoyeur de fonds avec l'aide de son vieil ami Mouse.

Mais justement, il hésite, pris de scrupules à l'instant de basculer dans l'illégalité. Une autre affaire plus classique, mais également rentable, se présente opportunément à lui : il s'agit de retrouver un riche avocat blanc et sa charmante secrétaire noire, Cinnamon Cargill, qui ont mystérieusement disparu, et ce pour le compte d'un étrange commanditaire, un nabot nommé Robert E. Lee, comme le célèbre général sudiste de la guerre de Sécession.

L'époque est celle de la guerre du Vietnam, et Easy Rawlins regrette d'avoir passé l'âge d'adhérer au mouvement hippie pour faire l'amour plutôt que la guerre. Il se demande surtout



Émeutes de Watts (Los Angeles, 1965). HARRY BENSON/GETTY IMAGES

pour qui il travaille et quel rôle on lui fait jouer dans cette affaire. S'il est prêt à basculer dans la violence la plus radicale, c'est qu'il a un besoin pressant d'argent. Sa fille adoptive, Feather, est atteinte d'une forme de septicémie que seule une clinique suisse (donc chic et chère) est en mesure de soigner. La compagne d'Easy, Bonnie, hôtesse d'Air France, a réussi à obtenir ses entrées dans la fameuse clinique et peut organiser le voyage en Europe : reste à trouver le financement. L'enquête s'avérera plus périlleuse que prévu. Elle ravivera chez Easy ses souvenirs de la seconde guerre mondiale, à laquelle il a pris part en Europe et qui l'a profondément marqué, en particulier à cause d'un épisode au cours duquel il a dû tuer au corps un jeune soldat allemand qui n'était pas plus agressif envers lui que ses propres compatriotes blancs de l'armée américaine.

Cette méditation sur la violence se retrouve au cœur d'un autre roman de Walter Mosley qui est traduit simultanément, *Lucky Boy*. Ce texte n'a pas de tra-

me policière, c'est l'histoire de deux garçons devenus frères à la suite d'une histoire un peu compliquée d'adoption. Eric et Tommy s'adorent, bien que tout les sépare. Le premier est blanc, robuste, fonceur et bourré de talents, le second est noir, chétif, rêveur et introverti. Les deux gamins passent ensemble une petite enfance idyllique. Pourtant, Eric finit par se persuader qu'il a tellement de chance qu'en détournant le malheur de sa personne, il en vient, bien involontairement, à l'attirer sur son entourage : dans le même temps, Tommy collectionne les avanies. « Il faut, constate Eric, que je fasse attention à la manière dont je traite les gens. Toi, tu dois faire attention à la manière dont les gens te traitent. »

**Condition précaire**

A 6 ans Tommy doit retourner vivre dans la famille de son père biologique. Dès lors, le destin des deux garçons diverge radicalement. Une douzaine d'années plus tard, quand ils se croiseront de nouveau, ils n'auront plus rien

en commun si ce n'est leur mutuelle affection. Ainsi résumée, l'intrigue peut faire penser à un mélodrame ou à une fable plus ou moins didactique sur la différence de traitement social réservé aux Noirs et aux Blancs. Mais les personnages de Walter Mosley ne sont pas des idées abstraites, ils s'incarnent dans leurs contradictions, leurs faiblesses. « *Etre pauvre*, écrit Walter Mosley, à propos de son détective Easy Rawlins, *c'est être avant tout préoccupé par sa survie. Toutes vos actions sont déterminées par cette réalité. Vous pouvez essayer d'agir de manière légale, morale, mais il y aura toujours un moment où il faudra faire des choix : commettre telle action répréhensible et pas telle autre, se fixer des limites.* »

Que l'intrigue soit policière ou pas, tous les personnages de Walter Mosley sont hantés par ce vertige, partagés entre leurs conceptions morales et les nécessités imposées par leur condition souvent précaire, empêtrés dans leurs dilemmes, en un mot ils sont humains, c'est ce qui les rend si attachants. ■

GÉRARD MEUDAL

## Un nouveau roman de Daniel Woodrell Jessup a disparu

**UN HIVER DE GLACE (Winter's Bone)**  
de Daniel Woodrell.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frank Reichert. Rivages/Thriller, 174 p., 17 €.

Elle n'a que 16 ans et doit pourtant se battre seule contre tous dans un environnement effroyablement hostile. Depuis que son père Jessup est parti au volant de sa Capri bleue en promettant de revenir dans les poches pleines, Ree est devenue chef de famille. Elle doit soigner sa mère emmurée dans la folie, veiller sur ses frères, deux gamins d'une dizaine d'années, et nourrir tout ce monde sans argent dans une bicoque perdue au fond des bois, aux confins du Missouri et de l'Arkansas.

Ici, la seule denrée qui ne manque pas, c'est le bois ; encore doit-elle le débiter elle-même à la hache alors qu'il gèle à pierre fendre, vêtue d'un linaige élimé ayant appartenu à sa grand-mère. Quand Ree finit par avoir des nouvelles de son père, c'est pour apprendre que celui-ci a hypothéqué sa maison afin de payer une caution et sortir de prison, dans l'attente de son procès. Mais il n'a plus donné signe de vie depuis lors. Et s'il ne se présente pas à son procès, la maison sera saisie et toute la famille

expulsée... Ree se lance donc sur les traces de son père. Avec son amie Gail, à bord d'un camion brinquebalant, elle se en va interroger tout le voisinage, un ramassis de brutes épaisses confites dans le whisky et défoncées à la coke, tous cousins plus ou moins éloignés.

**Atmosphère tragique**

Daniel Woodrell est né et vit toujours dans cette région des monts Ozarks où se situent la plupart de ses livres. C'est sans doute pourquoi il excelle à rendre avec un réalisme terrifiant la présence obsédante d'un décor dont le moindre détail contribue à l'atmosphère tragique. « *Arrivée à la route asphaltée, Gail continua plein sud et la traversa pour reprendre le chemin de terre. Du fil de fer barbelé cloué à des poteaux de bois branlants formait une barrière de guingois le long de son versant ouest. Un tatou écrasé par une voiture avait été projeté contre la palissade et était resté accroché à un barbelé, la queue en l'air, dévoré, réduit à l'état de carcasse aveugle frémissant au vent.* »

L'image de cette charogne reste inoubliable. Comme la scène où Ree est laissée pour morte après avoir été tabassée par des matrones vindicatives, et tant d'autres qui jalonnent ce voyage au fond de la désespérance. ■ G. ME.

## Le premier roman d'Ottavio Cappellani Affaires de famille

**QUI EST LOU SCIORTINO ? (Chi è Lou Sciortino ?)**  
d'Ottavio Cappellani.

Traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadruppani. Métailié « Noir », 228 p., 18 €.

Ce n'est qu'une querelle familiale, une rivalité entre cousins doublée d'un conflit de générations. Mais l'affaire prend des proportions considérables dès lors que la famille en question n'est autre que la Famiglia, la mafia sicilienne, et ses ramifications aux Etats-Unis.

Entre les vieilles familles de Catane et les cousins d'Amérique, rien ne va plus, on parle même de schisme. Les temps changent et les traditions se perdent. Or, dans ces clans mafieux, rien ne semble plus important que le respect de certains codes qui englobent une conception particulière de l'honneur, de l'élegance et de la rhétorique : ainsi, lorsqu'un « parrain », à la fin d'une conversation téléphonique particulièrement aimable, souhaite à son interlocuteur une bonne santé, celui-ci doit comprendre qu'on vient de signer son arrêt de mort...

Qui est Lou Sciortino ?, le premier roman d'un Sicilien né à Catane en 1969, plus qu'un roman policier, est une sorte de traité de savoir-vivre à l'usage

des mafieux. Lou Sciortino est le petit-fils de Don Lou, chef d'un clan de la côte Est des Etats-Unis. Il s'emploie à produire des films totalement stupides et surtout très coûteux pour blanchir l'argent familial. A Catane, Nick est régulièrement invité aux barbecues qu'organise son voisin Tony, le coiffeur pour dames, qui sont en fait les conseils d'administration de la Famille, présidée par l'oncle de Tony, Sal Scali, le roi de la pâte d'amande. Nick ne comprend pas pourquoi l'oncle Sal veut lui faire épouser une de ses nièces, c'est pourtant simple : avec un témoin gênant il n'y a que deux solutions, on l'élimine ou on l'intègre à la famille.

Si la comédie est si drôle, c'est qu'Ottavio Cappellani, en digne héritier d'Andrea Camilleri, emploie une langue étonnante, mélange d'italien, de dialecte sicilien et d'anglo-américain pimenté d'argot mafieux que le traducteur, Serge Quadruppani (qui a également traduit Camilleri), parvient à rendre crédible et amusant en français. Sous ces dehors légers, le roman de Cappellani assène pourtant une vérité évidente : il n'y a jamais eu de bon vieux temps de Cosa Nostra, et le prétendu code de l'honneur et toute cette histoire « *de dignité, de justice et de Beati Paoli* » n'a jamais été qu'une fumisterie. ■ G. ME.

## Le commissaire Gunnarstranda enquête Un mort en vitrine

**L'HOMME DANS LA VITRINE (Mannen i Vinduet)**  
de Kjell Ola Dahl

Traduit du norvégien par Alain Gnaedig. Gallimard « Série noire », 448 p., 22,50 €.

Le petit bruit de la cuillère contre l'assiette de bouillie d'avoine, un matin d'hiver, de bonne heure : c'est l'image même de la solitude pour Reidar Folke Jespersen, un septuagénaire, antiquaire à Oslo, qui se force, sans appétit, à quelques règles d'hygiène alimentaire.

Officiellement il n'est pas seul. Il est marié et, aux yeux de tous, heureux en ménage. Mais il sait très bien, même s'il envisage la chose avec philosophie, que sa femme a pris un jeune amant. Dans son commerce d'antiquités, il est associé à ses frères ; mais il découvre bientôt que ceux-ci ont décidé de vendre l'affaire familiale sans lui demander son avis, et qu'ils ont même déjà organisé la transaction. Bien sûr, il peut mettre son veto. Mais il ne se fait plus beaucoup d'illusions sur la considération qu'on lui accorde encore.

Il doit bien pourtant avoir quelques ennemis, puisque le lendemain on le retrouve mort, assis nu sur un fauteuil en vitrine de son propre magasin d'antiquités.

Rapidement, il apparaît que les coupables potentiels sont légion. Mais pourquoi l'assassin aurait-il pris le risque d'organiser une telle mise en scène ? Le commissaire Gunnarstranda dispose de peu d'indices : quelques objets volés, des signes cabalistiques tracés au feutre sur le cadavre, un employé licencié qui pourrait avoir agi par vengeance...

**Subtilité remarquable**

C'est seulement le deuxième roman de Kjell Ola Dahl traduit en français (après 96° en « Série noire ») et le premier qui mette en scène le personnage du commissaire Gunnarstranda, figure récurrente d'une série de livres publiés en Norvège.

Si l'enquêteur ne s'impose pas d'emblée par sa carrure comme le Varg Veum de Gunnar Staalesen ou le commissaire Wallander du suédois Henning Mankell, l'intrigue est d'une subtilité remarquable. Elle mêle habilement le fait divers et les secrets familiaux à l'Histoire, en sondant le passé Nazi de certains protagonistes. Kjell Ola Dahl a le sens du détail, l'art de créer une atmosphère à l'aide d'un élément minuscule. Le tintement d'une cuillère, un escalier fissuré par le gel, un réverbère la nuit dans une rue d'Oslo, et c'est tout un univers qui s'impose. ■ G. ME.

Al Dante et Farrago disparaissent, Comp'Act et Le Temps qu'il fait tentent de résister

## Les « nouveaux précaires » de l'édition française

**S**ale temps pour l'édition de création. Al Dante et Farrago, deux maisons spécialisées dans la littérature contemporaine, ont cessé leur activité à l'automne. Henri Poncet, responsable de Comp'Act, a été reçu, mercredi 10 janvier, au ministère de la culture. Il rencontre d'importantes difficultés financières et a lancé mi-décembre un SOS sous forme de lettre collective, envoyée à « ses amis ». Quant au Temps qu'il fait, installé à Cognac, Georges Monti, son fondateur, a pris la décision de fermer son imprimerie pour uniquement se consacrer à la poursuite de son activité d'éditeur, commencée il y a vingt-cinq ans.

D'autres petites maisons, à l'instar d'Encre marine, de Jacques Neyme, qui pratique un travail soigné d'édition et d'érudition, ont préféré s'adosser à des maisons plus grandes, comme Michalon. En butte à des difficultés financières, les éditions Climats ont fait le choix en 2005 de rejoindre le giron de Flammarion.

Ces TPE de l'édition ont plusieurs points en commun. Leur résultat d'exploitation est invariablement proche de zéro, d'une année sur l'autre : elles sont donc vulnérables. Au moindre retournement de la conjoncture, elles sont les premières concernées. Elles éprouvent des difficultés le plus souvent non pas à éditer des livres, mais à les diffuser – l'acheminement des ouvrages étant plus coûteux que leur impression. Enfin, sans être célèbres, ces maisons qui emploient moins de trois salariés, et qui sont pour la plupart installées en province, ont su se faire connaître par la qualité et l'originalité de leur travail d'éditeur.

« Dans l'édition de création, on travaille sans filet et sans trésorerie », explique Laurent Cauwet, un des deux responsables d'Al Dante. « Aujourd'hui, la crise est partout, chez les libraires exigeants comme chez les soldeurs », constate-t-il. Créée en 1999, à Marseille, la maison a été nomade, passant par la Creuse, avant de venir en région parisienne. Avec près de 200 titres à son catalogue,

elle était spécialisée dans la poésie contemporaine et la littérature d'avant-garde, souvent expérimentale, avec des auteurs comme Raymond Federman, Julien Blaine ou Christophe Fiat. Plusieurs de ses livres étaient vendus avec CD audio ou DVD.

De leur côté, installées à Tours, les éditions Farrago (vieux nom d'origine latine signifiant mélange de graines diverses), dirigées par Elisabeth et Jean-Pierre Boyer, auront vécu tout juste dix ans. Elles avaient pris la relève des éditions Fourbis. Dans les deux cas, il s'agissait d'insister sur les notions de mélange et de diversité qui sont à la source de toute littérature. Après un dernier refus de leur banquier d'escompter leurs traites, Elisabeth et Jean-Pierre Boyer ont décidé « de donner un coup d'arrêt à l'aventure Farrago et de cesser de prendre des risques ». Le dépôt de bilan a été annoncé le 5 décembre.

### Vers un iPod du livre

En 2005, Farrago avait connu une année noire. Ni les aides de l'Etat – un prêt du Centre national du livre (CNL) – et de la région, ni le changement de diffuseur n'auraient permis d'inverser la tendance. « Le passage à la CDE/Sodis [groupe Gallimard] a permis de quintupler notre chiffre d'affaires en 2006, mais cela n'a pas suffi », explique Jean-Pierre Boyer.

En dix ans, la maison avait réussi à construire un catalogue estimé par les amoureux des belles lettres, orienté vers la poésie, les essais littéraires, les écrits sur l'art et la philosophie, ainsi que des traductions souvent coûteuses. Farrago a ainsi publié des textes de Claude Esteban, Yves Bonnefoy, Georges Bataille, Robert Antelme, Maurice Blanchot, John Dewey. La maison tourangelle a aussi contribué à découvrir de jeunes auteurs comme Chloé Delaume, prix Décembre pour *Le Cri du sablier*.

Comme Al Dante et Farrago, les éditions Comp'Act ont subi de plein fouet l'arrêt de la Fédération, la structure de diffusion qu'avait mise en place l'éditeur Léo Scheer.

Les éditions Comp'Act ont d'ailleurs subi des avatars à répétition, en matière de diffusion, puisqu'elles ont connu pas moins de six structures en vingt ans qui ont toutes arrêté leur activité. Pour Henri Poncet, « l'édition de création qui est un métier délicat est aujourd'hui complètement sinistrée ».

Créé en 1986 à Chambéry, Comp'Act compte plus de 450 titres à son catalogue et couvre plusieurs champs de la littérature, notamment la poésie contemporaine française et étrangère, et le théâtre. La maison édite la revue *La Polygraphe* et s'est fait connaître pour la réédition de textes de l'Antiquité gréco-romaine, comme *Les Fragments* d'Héraclite ou de textes d'auteurs de la Renaissance, comme Pic de la Mirandole et Marsile Ficin. « Nous faisons des livres à rotation extrêmement lente, alors que le mouvement dans l'édition s'est considérablement accéléré », note Henri Poncet.

Au Temps qu'il fait, à Cognac, Georges Monti assurait lui-même édition et impression. Il a décidé d'arrêter la deuxième activité, ne pouvant plus être compétitif face aux éditeurs industriels qui font de l'impression numérique. Il est passé de huit à trois salariés. « C'est le retour à un artisanat plus strict. Je ne peux pas me battre sur tous les fronts », dit-il.

En 2006, Le Temps qu'il fait a publié une vingtaine de livres et n'a pas connu de repli par rapport à 2005. Spécialisé dans les livres de photographie et dans la littérature contemporaine, cet éditeur jouit d'une véritable notoriété. Adeptes d'une littérature exigeante, Georges Monti a publié des auteurs variés, comme Christian Bobin, Hédi Kaddour, Jean-Loup Trassard ou encore Baptiste-Marrey. Mais, selon lui, l'édition fait face à d'énormes défis : « Il n'y a pas de raison que le livre électronique ne devienne pas une réalité. Il faut certes distinguer entre les nouveautés et le fonds. Mais pour cette deuxième catégorie, un format bloqué en PDF pourrait devenir, pour le livre, l'équivalent de l'iPod pour la musique. » ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Après une année 2006 marquée par plusieurs prix et une nouvelle crise de direction Seuil : Laure Adler ne sera pas remplacée

**C'**est une question cruciale pour la maison de la rue Jacob : quel éditeur va désormais l'incarner ? Comme chaque année ou presque depuis son rachat par Hervé de La Martinière, en janvier 2004, le Seuil a connu en 2006 une crise de direction. En décembre, Denis Jeambar, nouveau PDG arrivé en octobre, s'est séparé brutalement de Laure Adler, chargée de la littérature générale (*Le Monde* du 12 décembre).

Denis Jeambar a désormais toutes les cartes en main pour décider : quid de « l'après-Laure Adler » – laquelle n'aura fait qu'un passage éclair d'un an ? Après réflexion, il a décidé de ne pas la remplacer. Peut-être n'avait-il pas non plus sous la main beaucoup de candidats.

Après de nombreux auteurs, l'annonce du départ de Laure Adler a été mal vécue et a suscité une vive émotion. Une qua-

rantaine d'écrivains lui ont apporté leur soutien dans une lettre rendue publique au moment des fêtes de Noël. Personnalité du monde culturel, Laure Adler avait mis son énergie et son carnet d'adresses au service du Seuil. En 2006, la maison d'édition a d'ailleurs retrouvé la voie des distinctions avec l'obtention de plusieurs prix littéraires, dont le Renaudot pour Alain Mabanckou (*Mémoires de porc-épic*), le Médicis essai pour Norman Manea (*Le Retour du hooligan*) et le prix Wepler pour Pavel Hak (*Trans*).

Dans ses vœux aux salariés, mercredi 10 janvier, Denis Jeambar a annoncé des ajustements à minima. Il conserve la structuration en quatre pôles, telle qu'elle avait été mise en place par Hervé de La Martinière. Chacun des départements – sauf la littérature – conserve son responsable éditorial et budgétaire : Monique Labruno

pour les sciences humaines, Gabriela Kaufman pour les livres illustrés et Emmanuelle Vial pour les poches.

Le PDG du Seuil a par ailleurs décidé de promouvoir Anne de Cazanove qui, tout en conservant la responsabilité du service de presse, devient secrétaire générale, un poste naguère occupé par Françoise Peyrot, lorsque Claude Cherki dirigeait Le Seuil. Il s'agit de recruter un poste transversal de coordination tant en interne que vis-à-vis de l'extérieur.

### Enième réorganisation

En ce qui concerne la littérature générale, Denis Jeambar a choisi de reprendre à son compte le secteur des essais et des documents. C'est lui qui animera le comité qui réunit tous les quinze jours les éditeurs concernés. Il a en revanche confié à Louis Gardel, un vétéran de la maison, l'animation du comité de fiction française, qui com-

prend, parmi les conseillers littéraires, Danièle Sallenave et Tiphaine Samoyault arrivées en janvier 2006, à la demande de Laure Adler.

Denis Jeambar a confirmé dans leurs fonctions Jean-Christophe Brochier et Catherine Nabokov, les deux éditeurs recrutés par Laure Adler. La collection « Déplacement », confiée à François Bon, verra bien le jour, après celle de René de Ceccatty, « Réflexion ».

Cette énième réorganisation du Seuil sera-t-elle la bonne ? Denis Jeambar, ancien président du directoire du groupe L'Express et directeur de la rédaction de l'hebdomadaire, est seul aux commandes. Si Le Seuil n'a pas fait une mauvaise année en 2006, il n'en reste pas moins que ces crises de management à répétition sont de nature à démotiver les salariés et à éroder la confiance des actionnaires. ■

A.B.-M.

## L'ÉDITION

**Le Tribunal de grande instance (TGI) de Paris** a décidé, dans une ordonnance du 14 décembre, la levée des scellés placés sur les archives Levinas à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) depuis la mort du philosophe en 1995. Simone Hansel, sa fille, plaide pour que les documents soient conservés à la Bibliothèque nationale. Ce fonds a été intégralement numérisé par l'IMEC. Avant d'être accessible au public, il doit être reclassé. Selon Michaël Levinas, fils du penseur et détenteur du droit moral, le projet d'édition des *Œuvres complètes* de Levinas pourra ainsi se réaliser. Dans ce but, un comité scientifique, présidé par Jean-Luc Marion, a été mis en place.

**La FNAC** a décidé de cesser de pratiquer la remise de 5 % faite à tous ses clients sur le prix des livres, pour ne la réserver qu'à ses adhérents. Cette mesure sera effective au 29 janvier. Par ailleurs, Denis Olivennes, PDG de la FNAC, a annoncé l'arrêt d'*Epok*, le magazine lancé il y a sept ans. L'enseignement culturel refléchi à la parution d'une version sur la Toile.

**Les Presses de la Renaissance**, dirigées par Alain Noël, créent « La Petite Renaissance », une collection de poche. Vingt titres sont prévus en 2007. Les deux premiers titres à paraître en janvier sont : *Mon testament*

philosophique, de Jean Guittou, et *Le Livre noir de la jeunesse*, de Michel Fize.

**La librairie hispano-américaine installée en 1947**, au 26, rue Monsieur-le-Prince, à Paris dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, a fermé ses portes. La hausse du prix des baux et la baisse du chiffre d'affaires liées à l'envolée des ventes de livres sur Internet sont les deux raisons majeures de cet arrêt. Pour les hispanophones, il reste, à Paris, la librairie espagnole, au 7, rue de Littré (6<sup>e</sup>).

**Revue.** *L'Agenda de la pensée contemporaine* a rejoint Flammarion avec une maquette et une couverture nouvelles. Le 6<sup>e</sup> numéro sortira le 26 janvier. Naïve a décidé d'aider financièrement les revues *Inculte* et *L'Arc* qui seront diffusées par Actes Sud. La revue *Lignes* n'aura pas de 22<sup>e</sup> numéro, sauf si un éditeur prend le relais de Léo Scheer.

**PRIX.** Le prix **Félix Fénéon** a été attribué à Ivan Farron pour *Les Déménagements inopportuns* (Zoé). Le prix **Handi-Livres** a été remis à Mikael Ollivier pour *Maldonne* (Albin Michel). Georges Corm est le lauréat du prix **Phénix**, pour *La Question religieuse au XXI<sup>e</sup> siècle* (La Découverte). Emmanuelle et Benoît de Saint-Chamas ont reçu le **Prix littéraire européen** pour *Contes des six trésors* (éd. du Jasmin).

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Chien Jaune et Guerre au cliché**, de Martin Amis (Gallimard).

**La Disparition de Richard Taylor**,

d'Arnaud Cathrine (Verticales/Phase 2).

**C'est pourtant pas la guerre**, de Maryline Desbiolles (Seuil).

**Ce qui a dévoré nos cœurs**, de Louise Erdrich (Albin Michel).

**Nouvelles sur le sentiment amoureux**,

de Christine Montalbetti (POL).

**Le Passage de la nuit**, d'Haruki Murakami (Belfond).

**L'Obéissance**, de François Sureau (Gallimard).

### ESSAIS

**Des anges et des hommes**, de Catherine Chalié (Albin Michel).

**Jeff Wall**, de Jean-François Chevrier (Hazan).

**Abraham ou la Recréation du monde**, de Raphaël Draï (Fayard).

**Un régicide au nom de Dieu. L'assassinat d'Henri III**,

de Nicolas Le Roux (Gallimard).

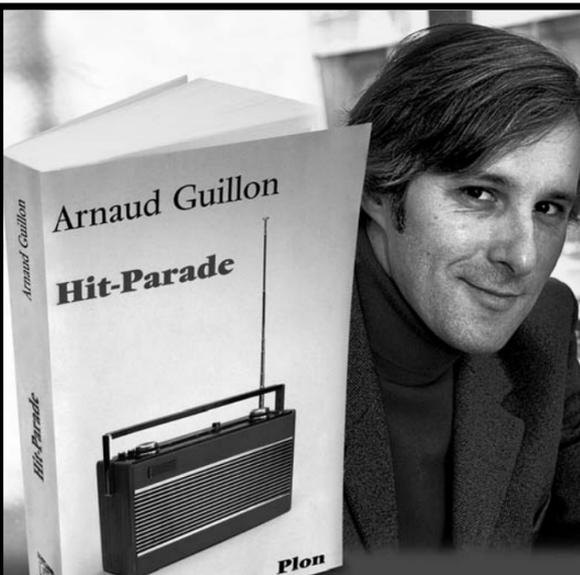
**Rancé, le soleil noir**, de Jean-Maurice de Montremy (Perrin).

**Derrida - saint Augustin. Des confessions.** Essais réunis

par Michael Scanlon et John Caputo (Stock).

**Histoire du débarquement en Normandie.**

d'Olivier Wieviorka (Seuil).



Arnaud Guillon  
**Hit-Parade**  
Plon

“ La magie de la musique, c'est nous faire revivre un peu de notre vie. ”

www.plon.fr

PLON

## AGENDA

**LES 12 ET 13 JANVIER.**  
**DURAS. A Saint-Germain-La-Blanche-Herbe (14)**, journées thématiques « Marguerite Duras : l'amour et ses contraires », avec, entre autres, Dominique Noguez, Benoît Jacquot et Alain Vircondelet (à 14 heures le 12 et 9 h 30 le 13 ; rens. : 02-31-29-52-46).

**DU 15 JANVIER AU 7 FÉVRIER.**  
**HUGO. A Paris et en Ile-de-France**, premier Festival **Victor Hugo et Egaux**, qui montrera toutes les formes

sous lesquelles l'œuvre de l'auteur est diffusée, en associant chaque année un autre écrivain (rens. : 01-49-80-33-34).

**LE 16 JANVIER.**  
**BALIBAR. A Paris**, Jeanne Balibar, invitée du Centre Roland-Barthes, donnera une conférence intitulée « Le cliché » (à 18 heures, amphithéâtre, campus Jussieu ; rens. : 01-44-27-63-71).

**LE 17 JANVIER.**  
**SOLIDARITÉ. A Paris**, les

éditions des PUF organisent un débat « Repenser la solidarité. Un enjeu pour la France » où interviendront notamment, Serge Pauwau, Louis Chauvel, Martin Hirsch, Julien Damon, Anne Gotman et Agnès van Zanten (à 19 heures, Maison de la mutualité, 24, rue Saint-Victor, 75005 ; rens. : 01-58-10-31-00).

**LES 19 ET 20 JANVIER.**  
**HISTOIRE. A Paris**, les 4<sup>e</sup> Journées de l'histoire auront pour thème « L'Europe et les Nouveaux Mondes. Histoire du

regard des Européens sur les autres civilisations (VII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) » avec la présence de 30 éditeurs (de 10 à 22 heures, Ecole militaire, 1, place Joffre, 75007 ; rens. : 01-48-75-13-16).

**LES 19 ET 20 JANVIER.**  
**POÉSIE. A Strasbourg**, les Journées des Poétiques aborderont leur 10<sup>e</sup> édition, sur le thème « Editer la poésie aujourd'hui ? », avec Pierre Dhainaut, Gaspard Hons, Alain Roussel et Jean-Pierre Siméon (à la BMS-centre ville, 3, rue Kuhn ; rens. : 03-88-41-45-02).

# Olivier Cadiot

## « Tout roman est une proposition »

Depuis vingt ans, cet écrivain inclassable navigue entre poésie et roman, instillant dans chacun de ses ouvrages de petites formes expérimentales. « Un nid pour quoi faire » est son texte le plus romanesque



Olivier Cadiot, janvier 2007. LIONEL CHARRIER/MYOP POUR « LE MONDE »

Une conversation en hiver. Intérieur-nuit, dehors il pleut. Deux verres sur un plateau, ti-punch, darjeeling ; deux bougies, un micro. Il fronçe les sourcils après un silence, C'est un portrait ? Mais il hésite, Vous faites comment d'habitude ? Vous racontez la vie des gens ? On le rassure comme on peut, prévenu pourtant par sa fiche-auteur laconique sur le site de son éditeur, POL : « Né en 1956. » Bon, pas question de lui faire le coup de « Une vie, une œuvre ». Il parle vite, comme il écrit, à plusieurs voix, sans transition du point de vue de l'écriture à celui du personnage, en passant par le décor. Montage parallèle : « J'avais vu dans un film des gens, une femme, un homme, pas vraiment, plutôt un jeune homme, genre ex-boxeur ingénu, et elle, yeux écarquillés, slave ? Jeanne d'Arc en vacances ? imitant la guerre du Vietnam à la terrasse des cafés pour les touristes, au milieu d'un voyage sans retour vers le sud. Ça a déclenché ma vocation » (*Fairy Queen*). Il fait l'acteur par bouffées, mini-sketch pour développer une idée, ou parler d'autre chose, au milieu d'une phrase, Moteur Action ! On se lance, il sourit des yeux, au fond ça pourrait commencer comme ça, Un roman pour quoi faire ?

Si on fait un flash-back, Olivier Cadiot a d'abord habité la littérature en poète avec un geste-manifeste, *L'Art poétique* (1988) ou comment produire du lyrisme autrement ? En découpant puis en collant, selon une logique du cut up, des exemples tirés d'une grammaire générative ; une petite fille plante quelque chose : « Quand les noyaux que je planterai... devenir... des arbres, ces arbres couvriront... de fleurs et de fruits, (...) » Un travail d'archéologue, dit-il. « La poésie consiste à épurer la prose. J'allais sauver des fragments de poèmes involontaires dans des masses de prose. C'est dans cet esprit que j'ai traduit *Les Psaumes* [pour la nouvelle traduction de la Bible publiée par Bayard en 2001] : comment j'ai pu, à l'intérieur d'un mot à mot inouï, trouver mon petit chemin. » La machine à fiction est déjà là, en devenir ; des paroles, des motifs de conte qui contiennent une dramaturgie, une naïveté, une émotion. « Une sorte de générateur poéti-

que qui fait du roman l'aimant de toutes les fibres du poème. » D'où l'idée d'un « roman par poèmes » avec *Futur, Ancien, Fugitif*, comme on fait un « roman par lettres » ou « comme on traverse une rivière en équilibre sur des pierres », il mime une démarche chaloupée avec les bras. « Mais je pensais vraiment qu'un mythe partagé (*Robinson, l'île*) plus un approfondissement des détails, c'était ça un roman. Tout roman est une proposition. »

### Processus de cohabitation

Commence alors, de livre en livre, un processus de cohabitation entre poésie et roman. Un roman critique ? Disons un roman qui approfondit la fiction avec des critères poétiques. Chaque livre repose à sa manière la question : Qu'est-ce que la littérature ? Il évoque un embarras littéraire qui le touche, celui de Roland Barthes dans *La Préparation du roman* : « L'hésitation entre le haïku et la forme longue, entre la bêtise d'un projet individuel trop grand, qui ne sert à rien aux autres, et la forme brève. Un rapport étrange entre le laisser faire et le vouloir faire. » Comment infiltrer le roman avec des petites formes expérimentales, en contrebande. C'est tout le projet en creux d'*Un nid pour quoi faire* : un conseiller image débarque dans une cour royale en exil ; les personnages s'emparent légèrement de questions de littérature générale : « *Ecrire, Sire, psalmodie un petit personnage, (...) Attention, Majesté, écrire rétrécit le décor (...). Trois quatre petites histoires. C'est rikiki. (...) De la poésie ? dit le poète, désespéré. Non, Sire, de la prose, (...) Dialogue distendu dans la masse du livre, (...) ça fragmente dans les Têtes, poursuit le poète de cour de plus en plus excité, ah, la prose c'est merveilleux, Sire, (...) il faut faire un Roman, (...) un grand récit mythique à portée de main. »*

Reprenons. Un mythe fondateur et un mono-héros. « *Le truc de Robinson*, dit Cadiot. *Ce n'est pas le même livre mais le même travail, c'est pour ça que Robinson reste. »* Avec des avatars. Quand *Retour définitif et durable de l'être aimé* raconte, par fragments, Robinson sur l'île après le naufrage (« *C'est là où on devrait pouvoir installer un endroit vivable possible* »), *Fairy Queen* met en scène une Robin-

sonnette, fée moderne performeuse ou super-sœur, qui n'hésite pas à se moquer de lui : « *Ne me raconte plus tes petites projections idylliques, (...) c'est terminé ton petit pays avec tes petits chemins creux, la musette en bandoulière, des bergères à bicyclette, on n'habite plus des paysages. »* Un nid renchérit sur le thème de l'histoire déniée, avec cette fois la figure du frère de Robinson : « *Tu emmerdes tout le monde avec tes idées à la noix, surtout des histoires de Retour des Îles. »* Le retour sur un livre permet de construire des passerelles, de « *bâtir un livre complet comme une tour à différents étages* ». Comment faire un roman ? « *C'est un jeu d'attirance entre les motifs. »* Un système d'échos qui diffuse en filigrane une impression de continuité. « *Et tout ça va produire des lignes de fuite, des tentacules, comme disait Jack Spicer : "un poème ne va jamais sans un autre poème", c'est beau, non ?* »

Il y a chez Cadiot un désir d'explicitation, sensible notamment dans la précision des dialogues : « *Aller au fond de la pulsion de narration de chaque personnage, dit-il, trouver la justesse de restitution. »* Une attention particulière à la réception. Régler la part d'illisibilité ou d'intimidation liée au livre, dans la conversation, les entretiens, mais aussi sur scène dans les lectures d'auteur ou les adaptations théâtrales. En ce sens, il se situe dans les traces de Bernard Heidsieck, qui a milité en littérature pour « *mettre la poésie debout* ». « *La lecture publique, dit Cadiot, est en quelque sorte une vérification sonore de l'aboutissement du livre. »* Il joue ses textes sur scène, un peu comme des performances, toujours improvisées : « *Il y a eu le body art, il peut bien y avoir le neuron'art, hein ? le vocal-en-relief art ? théâtre direct-brut ? on trouvera un nom plus tard (...). Je fabrique tout avec des chorégraphies de corps, je mime en accéléré les petites choses qui se passent en marge de ce que je récite. »* (*Fairy Queen*). Le travail d'adaptation au théâtre

« *Le conte est l'endroit de la déformation. Il permet d'avoir plusieurs régimes de corps, de sensations, une versatilité corporelle. Comme le comique, qui a en plus une vertu d'accélération des images, vous savez, quand on a le visage déformé dans la vitesse en courant »*

avec le metteur en scène Ludovic Lagarde viendrait presque en prolongement de la lecture d'auteur, au sein d'une équipe de création ; Cadiot écrit avec l'horizon du théâtre et Lagarde met au point avec ses comédiens un système de dialogue, de narration, de son, pour faire en sorte que le texte tienne debout sur scène. Il y a un côté pop également dans l'écriture de Cadiot, une part de chanson que met en musique Rodolphe Burger, faisant par exemple, en situation de scène, évoluer la lecture par paliers, avec une musicalisation progressive vers le concert. Mais, à la différence des expériences de poésie sonore, l'attachement au livre perdure ; l'écriture polyphonique et la recherche du sens comme partition.

Qu'il s'agisse de l'espace du livre ou de la circulation entre les territoires artistiques, Cadiot entend donc « *s'autoriser un très grand écart* ». Sans la révérence due à un genre. Pourquoi pas, dès lors, une expérience poétique qui brasse dans son mouvement le comique, la vitesse, le sport ou encore la vulgarité ? D'où la logique du conte, constamment à l'œuvre, qui introduit dans le roman l'univers du tout-est-permis : « *Le conte est l'endroit de la déformation. Il permet d'avoir plusieurs régimes de corps, de sensations, une versatilité corporelle. Comme le comique, qui a en plus une vertu d'accélération des images, vous savez, quand on a le visage déformé dans la vitesse en courant. »* Pour une littérature sportive. Nage en rivière, canoë, saut à skis, pour obtenir une sorte de présent absolu, un précipité de vie, surgi dans la phrase. « *Vous connaissez l'occupation de pensée ?*, dit-il d'un coup. *Prenez par exemple le joueur de tennis Ivan Lendl, eh bien, il se dit, en temps réel, Je m'appelle Ivan Lendl, je suis Numéro Un mondial, je monte au filet, je vais faire une volée gagnante, je suis le meilleur du monde, je reviens à ma place, oh, j'ai raté ma balle, hop, c'est pas grave, je recommence, je m'appelle Ivan Lendl, etc. C'est ça la littérature. »* ■

AURÉLIE DJIAN

## « C'est dans les livres qu'on parle vraiment »

UN NID POUR QUOI FAIRE  
d'Olivier Cadiot.

POL, 352 p., 19 €.

Cour royale en exil à la montagne chercher conseiller image, chambre et cft dans chalet atypique, artistes s'abstenir, envoyer prétentions ». Un ex-Robinson, champion de saut à skis, reprend du service auprès d'un monarque éclairci dépressif. Le roman d'Olivier Cadiot rejoue la fiction de l'œil neuf avec des ingrédients inédits : le politique, le burlesque ou encore le paysager. Et des montages étranges : brainstorming appliqué au système de cour ? Château en réduction dans chalet suisse ? Louis XIV et la jet-set ? Rousseau aux sports d'hiver version western ? *Kill Bill* romantique allemand ? Sade burlesque ? Suivez le guide. C'est d'ailleurs un cocktail spécial que propose le Roi au petit déjeuner de travail dans sa « *théorie générale de gouvernement pour tous* » : « *On n'est plus Roi aujourd'hui si on ne combine pas l'ensemble des couches sociales, il faut devenir une résultante de tous,*

*voyez, comme on se fait un milk-shake, mais c'est ça, hurlant, c'est ça, un mixer (...), oui, on écrase les désirs de chaque classe en un seul jus banane fraise (...), c'est ça qu'on veut, nous l'aurons. »* Le roman mode d'emploi ?

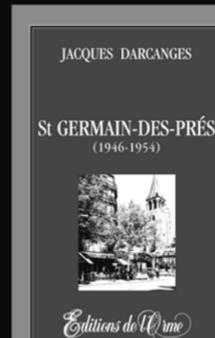
Car c'est un vrai roman. Là où *Retour définitif et durable de l'être aimé* et *Fairy Queen* ménageaient des moments de poésie isolés dans la fiction comme des ralentissements ou des pauses narratives, *Un nid pour quoi faire* semble cousu d'un même tissu romanesque qui change parfois de couleur. On ne voit pas les poèmes. Ou alors des éclats, des appels d'air de la prose qui s'éparpille d'un coup pour se rassembler ailleurs, autrement. Des bouts de chanson en vertical : « *Je suis poète/ça y est/Je vois tout en fragments/Mais relié/c'est beau/Tranche de nuage/Dong/Dong/cloches, sept fois. »* C'est une drôle d'architecture, une fausse ruine, « *anglo-chinoise* », comme l'image centrale du livre : un nid à taille humaine, installé sur un arbre. « *Je pourrais le faire en souple* », rêve le héros dans la campagne, « *avec des branches de saule bien molles (...), on entrelace des lianes (...), on brode sa maison, on greffe des*

*arbres à fruits* ». Un livre souple, voilà l'idée. Trouver une forme, une phrase, suffisamment généreuse et accueillante pour comprendre, articuler des régimes de parole différents (pensées, sensations, décor, etc.). Un roman, donc. Mais bizarre.

« *C'est dans les livres qu'on parle vraiment* », dit le narrateur de *Retour*. Et tous les personnages ont ici encore un problème de réglage de parole : le roi a la maladie de la digression, les ducs parlent mal, le narrateur parle trop ou bien il est muet. Le moteur de la fiction est plus que jamais lié à la création d'une langue orale dans le livre, d'un grain, d'une légèreté. Car enfin et surtout c'est un roman comique. Un sourire ou un tremblement dans la voix. Selon. Comme on cherche à la radio la bonne distance au micro, une intimité de la parole « *à domicile* », avec ses respirations, ses blancs, ses accélérations. Du « *yoga-mots* », s'écrie le héros sur son tapis de sol, « *Gymnastique, hop, détendons-nous, on parle en respirant, on expire ses mots, on fait sa gymnastique de mots* ». Ça parle, c'est du Cadiot. ■

AU. D.

## VIENT DE PARAÎTRE



Un feu d'artifice de souvenirs !... nous rencontrerons Cocteau, Sartre, Gréco, Vian, Ferré, Luter et le Jazz des "caves" de cette époque fabuleuse.

Éditions de l'Orme

ISBN 2-913543-09-X Prix TTC : 20 €

DISTRIBUTION LITTÉRAL - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34  
Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com